3 1761 08266136 4

PQ
2221
D75
1054

IANE DE LYS

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

Deuxième édition

BRUXELLES

LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ

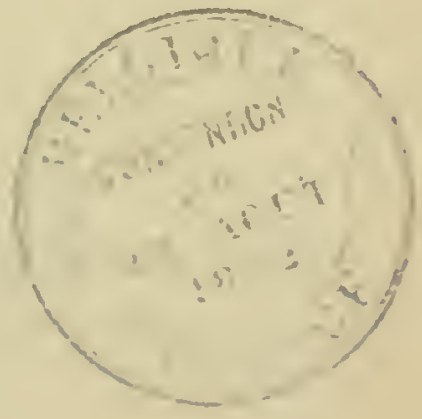
RUE DE LA MADELEINE, 87

1854

DIANE DE LYS

COMÉDIE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, LE 15 NOVEMBRE 1853,
SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE.



TYP. MÉCANIQUE DE CH. VANDERAUWERA
Montagne-aux-Herbes-Potagères, 25
BRUXELLES

DIANE DE LYS

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

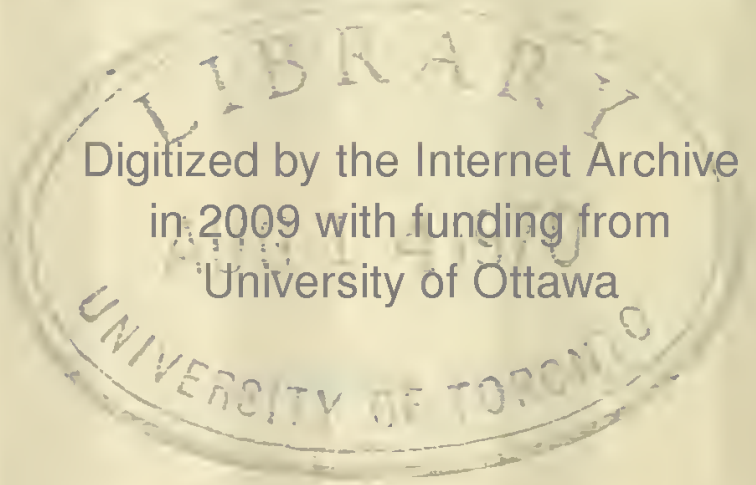
ALEXANDRE DUMAS FILS

Deuxième édition

BRUXELLES
A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
RUE DE LA MADELEINE, 87

1854

PQ
2231
D75
1854



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dianedelyscomd00duma

A

MADAME ROSE CHÉRI

HOMMAGE DE L'AUTEUR RECONNAISSANT

ALEXANDRE DUMAS, fils

PERSONNAGES.

PAUL AUBRY	MM. BRESSANT.
LE COMTE	LAFONTAINE.
MAXIMILIEN	DUPUIS.
TAUPIN.	LESUEUR.
LE DUC	ARMAND.
DE BOURSAC	T. BLONDEL.
UN DOMESTIQUE. . . .	LOUIS.
DIANE	Mmes ROSE CHÉRI.
MARCELINE	FIGEAC.
LA MARQUISE.	LEMERLE.
MADAME DE LUSSIEU. .	MÉLANIE
JULIETTE	JUDITH.
AURORE.	BODIN
JENNY	RAMELLI.
UNE FILLE D'HOTEL. . .	JOSÉPHINE.

La scène est à Paris, aux 1er, 2e, 3e et 5e actes, à Lyon au 4e acte.

S'adresser pour la musique à M Jubin, biblio[illegible] exacte et et copi[illegible] au théâtre, et pour la mise en scène, et pour la détaillée, à [illegible] Herold, régisseur de [illegible] Bernard Latte, passage chanson du pré[illegible] acte, à M [illegible] de l'Opéra

DIANE DE LYS

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un atelier de peintre.—A gauche, vitres et grands rideaux. — Au fond, à gauche, porte, escalier intérieur en bois praticable conduisant à une chambre, tableaux sur leurs chevalets, la Vénus de Milo, poêle, piano, divan, bahut de chêne praticables, grande horloge au-dessus du piano, estrade pour les modèles, étoffes, tentures, murs gris.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, *à son chevalet*, AURORE, *posant en robe Louis XV, sur l'estrade*, TAUPIN, *couché sur le divan et lisant un journal.*

PAUL, *à Aurore.* Le bras plus arrondi, bien ; tu es fatiguée?

AURORE. Un peu...

PAUL. Dans un instant tout sera fini.

TAUPIN. Où est donc le tabac?

PAUL. Sur le piano.

TAUPIN *se lève, fait une cigarette, l'allume et se recouche sur le divan, il lit tout haut le journal.* « Nouvelles diverses... » (*A Paul.*) Est-ce que vous lisez autre chose que les nouvelles diverses dans un journal?

PAUL. Jamais!

TAUPIN. Il y en a quelquefois de bonnes... (*Il lit.*) « Avant-hier, une jeune fille s'est précipitée du » Pont-Royal dans la Seine; quand on l'a retirée, » le lendemain, ce n'était plus qu'un cadavre!... » Quelle jolie rédaction!... « On attribue ce suicide à » une peine d'amour, ce qui le fait croire, c'est une » lettre trouvée chez elle et adressée à un jeune » homme qu'elle aimait et qui était au moment de » l'abandonner pour se marier. »

AURORE. Comment! elle n'avait pas prévu cela?

PAUL. C'était peut-être son premier amant.

TAUPIN. Quel est l'homme qui peut dire qu'il a été le premier amant d'une femme?

PAUL. Le dernier à qui elle le dit... Tiens-toi plus droite.

TAUPIN. Enfin il vaut mieux qu'elle en ait fini de cette façon. Si elle avait survécu au mal qu'on lui faisait, elle s'en serait vengée plus tard sur quelque autre homme qui ne lui aurait fait que du bien.

AURORE. Vous arrangez bien les femmes, vous...

PAUL, *à Taupin.* Ah ça! vous ne travaillez donc pas, aujourd'hui?

TAUPIN. Non, je me suis donné congé jusqu'à demain... J'ai fini ma statuette hier.

PAUL Qu'est-ce que c'est que votre statuette? Est-elle bien venue?

TAUPIN. Oh! ma foi non.

PAUL. De la modestie!

TAUPIN. Non pas!... Du découragement, tout au plus; je trouve notre métier si bête... Vous me demandez ce que j'ai fait... J'ai fait une Vénus, pardieu! puisque nous sommes condamnés à Vénus, nous autres sculpteurs : Vénus de Médicis, Vénus Callypige, Vénus pudique, Vénus sortant de l'onde. Toujours Vénus. Tant que nous n'avons pas fait une Vénus, on dit que nous ne savons rien faire, dès que nous avons fait une femme nue, on dit que c'est une Vénus, et dès que notre Vénus est faite, on dit qu'elle ne vaut pas la Vénus de Milo... Une femme qui a la tête trop petite, la gorge trop bas, le cou trop fort, les jambes trop longues et pas de bras. — Ah! quel métier absurde! Et puis, à quoi bon?... Quand on y songe, est-il rien de plus ridicule que notre métier d'homme... se lever, s'habiller, travailler, avoir besoin d'argent, boire, manger —quelquefois dormir—pas toujours; tout cela pendant un certain nombre d'années, avec accompagnement de misères, de déceptions, de douleurs, de regrets, de souvenirs, de remords, pour en arriver à quoi... à être enfermé comme un jeu de dominos, dans une boîte de bois blanc, si l'on est pauvre, de bois de chêne si l'on est riche, et à faire là dedans la plus piteuse figure que l'on puisse imaginer... C'est insensé, je le déclare, et l'état d'homme est le

plus méprisable de tous les états. (*Il se lève.*)

AURORE. Taupin est dans son jour de misanthropie. Ayez vingt-cinq ans, Taupin,... aimez une belle fille et vous trouverez la vie superbe.

TAUPIN. L'amour! Merci, j'en ai assez; voilà une chose que je comprends qu'on désire, que je comprends qu'on regrette, mais que je ne comprends pas qu'on fasse.

AURORE. Dites donc Taupin, il y a des femmes ici... Si vous n'aimez plus l'amour, n'en dégoûtez pas les autres.

TAUPIN *se met nonchalamment au piano et donne quelques mesures.* Qu'est-ce que c'est que cette chanson manuscrite que vous avez là?

PAUL. C'est un vieil air arrangé...

TAUPIN. Quand on pense qu'il y a des gens qui font de la musique... Voilà encore une drôle de chose.

PAUL. Taupin, Taupin, vous devenez navrant, mon bon ami. — (*A Aurore.*) La tête un peu plus en arrière, c'est cela.

TAUPIN *fredonne en s'accompagnant.*

« Je suis pris par une femme,
» Cheveux blonds et teint de lait;
» Aussi fait-elle à mon âme
» Autant de mal qu'il lui plaît.
« Valentin! — Monsieur!... »

(*Parlé.*) Qu'est-ce que ça signifie?

AURORE. C'est la chanson de Valentin.

TAUPIN. Qu'est-ce que c'est que la chanson de Valentin?

AURORE. C'est une chanson que nous chantions tous les soirs à la campagne cet été, ce qui amusait bien les voisins, je vous en réponds.

TAUPIN. Qui l'a faite ?

PAUL. Un pauvre garçon qui était avec nous et qui est mort depuis, si bien que la chanson est gaie et que le souvenir est triste... Pauvre Hippolyte il avait du talent !

AURORE. Chante lui donc ça ? Je ferai le domestique sans me déranger.

PAUL *allant se mettre au piano en chantant.*

Je suis pris par une femme,
Cheveux blonds et teint de lait :
Aussi fait-elle à mon âme
Autant de mal qu'il lui plaît.
Valentin ! — Monsieur !
Verse, verse, verse, verse,
Verse-nous du vin tout plein.
Ah ! ah ! Valentin !
Verse-nous du vin tout plein.

C'est dans le vin que j'oublie,
Ma folie et ma raison ;
Lise n'est pas si jolie,
Que le vieux bourgogne est bon.
Valentin ! — Monsieur, etc.

Et quand j'ai bu ma bouteille,
Je ris de Lise à mon tour !
Je la trouve laide et vieille,
Je me fiche de l'amour.
Valentin ! — Monsieur, etc.

Elle est charmante !

PAUL. Dites donc, mon petit Taupin, voulez-vous me rendre un service?

TAUPIN. Parbleu!

PAUL. Cet imbécile de père Léopold devait venir chercher ce tableau aujourd'hui et m'apporter de l'argent, mais il paraît qu'il l'a oublié.

TAUPIN. Il ne l'a pas oublié, seulement, en vous faisant attendre jusqu'à demain, il espère l'avoir à meilleur marché.

PAUL. C'est possible! mais en attendant, voulez-vous ouvrir le tiroir de la commode, là-haut dans ma chambre?

TAUPIN. Bien.

PAUL. Vous y trouverez 250 francs.

AURORE. Comment, tu as 250 francs, toi!

PAUL. Oh! ne me gronde pas, cela ne m'arrive pas souvent... (*A Taupin.*) Vous en prendrez 150 et vous aurez la bonté d'aller les porter à la diligence de Saint-Quentin et de les expédier à ma mère.

TAUPIN. Cela va être fait.. Y a-t-il une lettre d'envoi?

PAUL. Non. J'avais d'abord commencé une lettre, mais il faut que l'argent parte, c'est le plus pressé.

TAUPIN. J'y cours.

PAUL. Revenez ici, nous dînerons ensemble.

TAUPIN. C'est bon. (*Il monte l'escalier et entre dans la chambre.*)

PAUL *allant à Aurore.* Le bras un peu plus haut, là!.. Je te demande pardon de te faire poser si longtemps, je n'ai plus que deux petites retouches à faire; mais je veux finir aujourd'hui.

AURORE. Oh ! je ne suis pas fatiguée.

TAUPIN *reparaissant.* Je descends par l'escalier de votre chambre.

PAUL. Oui, oui !..

SCÈNE II.

PAUL, AURORE.

AURORE. Ce pauvre Taupin... il a l'air tout triste.

PAUL. Ah bah ! c'est sa manie !.. c'est un excellent garçon, quoi qu'il en dise.

AURORE *fredonnant.*

Je suis pris par une femme,
Cheveux blonds et teint de lait.

Qui est-ce qui a fait ces vers-là?

PAUL. Je te l'ai dit, c'est Hippolyte.

AURORE. Il aime donc les blondes ?

PAUL. Il les aimait.

AURORE. Comment peut-on aimer les blondes ?.. tu n'aimes que les brunes... toi ?

PAUL. Oui.

AURORE. Comme tu dis cela.

PAUL. Comment diable veux-tu que je te le dise ?

AURORE. J'ai un peu mal à la tête, moi.

PAUL. Ce ne sera rien.

AURORE. Me mèneras-tu dîner?

PAUL. Si tu y tiens.

AURORE. Oui j'y tiens... Au fait non, je dînerai chez Julie.

PAUL. Comme il y a de la suite dans tes idées.

AURORE. Est-ce fini?

PAUL. Tu es libre.

AURORE *venant regarder le tableau.* C'est très-ressemblant?

PAUL. Es-tu satisfaite?

AURORE. Oui... c'est très-joli... à ta place je mettrais un peu plus d'épaule dans la lumière.

PAUL. Elle a pourtant raison. (*Il redonne quelques touches.*)

AURORE. Tu vois que je suis artiste aussi, moi... Ah! ça, où donc le père Mahulot a-t-il mis mes affaires.

PAUL. Là-bas dans le bahut.

AURORE. Voilà.

PAUL. Au fait, je voudrais bien savoir pourquoi tu as apporté tes affaires ici.

AURORE. Afin que quand j'aurai posé longtemps j'aie une collerette à mettre si je ne veux pas rentrer chez moi.

PAUL. C'est assez juste.

AURORE. Où est donc ma robe?

PAUL. Sur le fauteuil.

AURORE. Merci!.. (*Elle s'apprête à la mettre, elle a ôté sa robe Louis XV.*) On frappe.

PAUL. Entrez!

AURORE. Eh bien! et moi?

PAUL. De la pudeur, Aurore... Je ne vous reconnais plus...

MAXIMILIEN *qui ne voit qu'Aurore.* Pardon, Madame, M. Paul Aubry.

AURORE. Il est là, Monsieur.

MAXIMILIEN. Merci !

PAUL. Maximilien, c'est toi.

MAXIMILIEN. Moi-même.

PAUL. Je te croyais parti.

MAXIMILIEN. Je ne serais pas parti sans être venu te revoir... J'ai quelque chose à te dire...

PAUL, *à Aurore.* Chère enfant... J'ai un peu à causer avec monsieur, et puis il faut que je m'habille...Sais-tu ce que tu vas faire? Tu vas chez aller ton amie.

AURORE. Chez Julie?

PAUL. Chez Julie, si tu veux, j'irai te rejoindre ce soir.

AURORE. Nous jouerons au loto, en attendant.

PAUL. Jouez au loto... C'est un petit jeu qui n'est pas méchant.

AURORE. Ou bien nous irons au spectacle.

PAUL. C'est encore une idée.. vous direz à la portière où vous allez, j'irai vous rejoindre.

AURORE. A tantôt alors.

PAUL. A tantôt.

AURORE, *à Maximilien.* Adieu. Monsieur.

MAXIMILIEN. Mademoiselle!.. (*Aurore sort.*)

SCÈNE III.

PAUL, MAXIMILIEN.

PAUL. Je suis tout à toi.

MAXIMILIEN Elle est gentille cette petite femme.

PAUL. Tu fais donc toujours attention aux femmes, toi?

MAXIMILIEN. Toujours! C'est la maitresse de la maison?

PAUL. Tu es donc toujours curieux?

MAXIMILIEN. Habitude d'ambassade.

PAUL. A propos d'ambassade, où vas-tu maintenant?

MAXIMILIEN. Je crois que je vais être premier secrétaire.

PAUL. Où?

MAXIMILIEN. A Berlin.

PAUL. Tu ne perds pas de temps!

MAXIMILIEN. Je crois bien... Je suis arrivé d'Amsterdam il y a quinze jours.

PAUL. Gagnes-tu au change?

MAXIMILIEN. Évidemment!... La Prusse vaut mieux que la Hollande... Il y a toujours moins de Hollandais.

PAUL. Oui, mais il y a plus de Prussiens.

MAXIMILIEN. Tiens, c'est vrai! je n'avais pas songé à cela.

PAUL. Reviens à ce qui t'amène.

MAXIMILIEN. Je parie que tu l'as oublié...

PAUL. Quoi?

MAXIMILIEN. Ce que je suis venu te demander l'autre jour.

PAUL. Moi! Je n'oublie rien... Veux-tu que je te rapporte tes propres paroles?

MAXIMILIEN. Rapporte!

PAUL. Tu m'as dit : Mon cher Paul, j'aurai un service à te demander prochainement. Je t'ai dit : Quand tu voudras, et tu m'as dit : Eh bien, je reviendrai... Cependant comme ce n'était pas tout à

fait une explication que tu me donnais là, et que je tenais à savoir quel genre de service je pourrais te rendre, je te l'ai demandé; à quoi tu m'as répondu qu'il s'agissait tout bonnement de te prêter mon atelier pendant une heure le soir... Est-ce cela?

MAXIMILIEN. Parfaitement!... Et tu as supposé?

PAUL. Que tu voulais faire de la peinture.

MAXIMILIEN. Farceur! Eh bien! voilà ce dont il s'agit, car je ne veux pas faire le discret avec toi.

PAUL. Je serais le premier avec qui tu le ferais, et pour te punir, je ne veux rien savoir... Tu as besoin de mon atelier? (*Ils se lèvent.*)

MAXIMILIEN. Oui.

PAUL. Ce soir?

MAXIMILIEN. Oui.

PAUL. A quelle heure?

MAXIMILIEN. A huit heures.

PAUL. Et il en est près de sept... Tu as à peine le temps de prévenir la personne.

MAXIMILIEN. La personne?

PAUL. La personne à qui tu as donné rendez-vous.

MAXIMILIEN. Je ne m'étonne pas que tu ne me demandes rien, puisque tu sais tout.

PAUL. Pardieu! je ne suppose pas que tu viennes ici seul...

MAXIMILIEN. Que supposes-tu alors?

PAUL. Que tu as à causer avec quelqu'un qui ne peut ni venir chez toi ni te recevoir.

MAXIMILIEN. Quelqu'un... homme ou femme.

PAUL. Tu grilles de me raconter l'histoire; tu n'es

qu'un gros fat... Va ne perdons pas de temps à jaser. Va faire prévenir.

MAXIMILIEN. Oh! elle est prévenue.

PAUL. Et de quoi?

MAXIMILIEN. Oh! elle est prévenue qu'il y a rue des Martyrs, nº 77, une maison isolée habitée par un peintre célèbre nommé Paul Aubry.

PAUL. Cela commence bien.

MAXIMILIEN. Que l'atelier dudit peintre est très-curieux à visiter.

PAUL. Surtout le soir, où l'on ne voit pas clair.

MAXIMILIEN. C'est cela même... et qu'à partir de huit heures, une femme voilée qui descendrait devant le nº 77, n'aurait qu'à traverser le jardin sans dire une parole au concierge et qu'à tourner la clef qui se trouverait sur la porte, pour pénétrer dans le sanctuaire des arts, et pour y trouver un ami qui l'attendrait avec grande impatience.

PAUL. Joli style!

MAXIMILIEN. C'est assez bien!

PAUL. Alors, moi, je n'ai plus qu'à sortir en laissant ma clef sur la porte.

MAXIMILIEN. Voilà!

PAUL. Tout est prévu!

MAXIMILIEN. Habitude d'ambassade

PAUL. Toujours.

MAXIMILIEN. Seulement.

PAUL. Oh! il y a un adverbe!

MAXIMILIEN. Supposons que la conférence se prolonge, comment rentreras-tu?

PAUL. J'ai un escalier extérieur qui conduit à ma chambre.

MAXIMILIEN. A merveille ! Mais si le hasard faisait que tu te rencontrasses dans le jardin avec cette personne ?

PAUL. Je n'aurais pas l'air de la voir, c'est bien entendu !

MAXIMILIEN. Tu es un amour.

PAUL. Crois-tu ?

MAXIMILIEN. J'en suis sûr... dis donc.

PAUL. Quoi !

MAXIMILIEN. Eh bien... c'est convenu.

PAUL. Ce n'est pas cela que tu voulais dire.

MAXIMILIEN. Non.

PAUL. Dis alors...

MAXIMILIEN. Cette jeune femme...

PAUL. Quelle jeune femme ?

MAXIMILIEN Qui sort de chez toi.

PAUL. Eh bien ?

MAXIMILIEN. Elle ne viendra pas ce soir ?

PAUL. Non.

MAXIMILIEN. C'est que tu comprends... si elle se trouvait avec l'autre.

PAUL. Cela ferait une belle affaire, parce que probablement cette autre n'est pas une grisette comme Aurore.

MAXIMILIEN. On l'appelle Aurore ?

PAUL. Oui.

MAXIMILIEN. C'est un nom charmant.

PAUL. Tu es bien bon... D'ici à l'heure de ton rendez-vous, que fais-tu ?

MAXIMILIEN. Je dîne.

PAUL. Seul?

MAXIMILIEN. Ne m'en parle pas, avec un parent qui m'est tombé tout à l'heure et dont je ne puis pas trop me débarrasser; j'hérite de lui.

PAUL. Bonne excuse... sans cela nous aurions dîné ensemble.

MAXIMILIEN. Un autre jour. Adieu!

PAUL. Adieu!

MAXIMILIEN. Je pense à une chose.

PAUL. Laquelle?

MAXIMILIEN. Dans le cas où j'aurais besoin une seconde fois de ton atelier.

PAUL. A la même heure?

MAXIMILIEN. Probablement.

PAUL. Il serait toujours à ta disposition.

MAXIMILIEN. C'est que la personne en question ne pourra peut-être rester que quelques instants ce soir... Elle ne pourra peut-être même pas venir.

PAUL. Tu ne l'as donc pas vue?

MAXIMILIEN. Mais non, je ne l'ai pas vue, puisque c'est pour la voir que je viendrai.

PAUL. Tu lui as écrit?

MAXIMILIEN. Oui.

PAUL. Et elle t'a fait dire...

MAXIMILIEN. Elle ne m'a pas répondu.

PAUL. Tu appelles cela un rendez-vous, toi?

MAXIMILIEN. Elle viendra.

PAUL. Tu as donc beaucoup d'influence sur elle?

MAXIMILIEN. Je suis dans une situation toute parti-

culière vis-à-vis de cette femme. J'ai dû l'épouser autrefois... Je te dis que c'est toute une histoire!... On m'a fait partir, on l'a mariée en mon absence, il faut absolument que je la revoie.

PAUL. Et pour cela, tu lui écris tout bonnement de venir?

MAXIMILIEN. Oui.

PAUL. Et tu crois qu'elle viendra?

MAXIMILIEN. Je le parierais.

PAUL. Et c'est une femme mariée?

MAXIMILIEN. Mariée!

PAUL. Du monde?

MAXIMILIEN. Du plus grand monde.

PAUL. Et tu l'aimes?

MAXIMILIEN. Je le saurai demain.

PAUL. Tiens, si cette femme vient ici, je commencerai à croire tout le mal qu'on dit parfois des femmes du monde.

MAXIMILIEN. Et tu auras tort.

PAUL. Pourquoi?

MAXIMILIEN. D'abord, parce que celle-ci ne vient pas faire de mal chez toi. Ensuite, parce qu'en fît-elle, les autres n'en seraient pas solidaires, enfin parce que cette femme n'est pas une femme comme les autres, c'est au contraire une femme tout à fait à part. C'est dans le monde où elle vit une exception, ne ressemblant à personne qu'à elle-même... Habituée, dès l'enfance, à ne connaître de guide que sa fantaisie, elle serait originale par système, si elle ne l'était par nature. Dans une société où ceux

qui ne seraient pas esclaves du devoir le seraient au moins des apparences, elle veut vivre indépendante... Mariée à un homme d'un grand nom qui la néglige, elle est, toute jeune, abandonnée à elle-même, elle n'a plus sa mère; son père, toujours souffrant, vit à l'étranger, en Italie; elle n'a pas d'enfants, pas de conseils, pas d'appuis, elle cherche ses distractions dans le bruit, dans le luxe, elle aime l'excentricité... Elle est artiste... Je lui offre l'occasion de voir à son aise l'atelier d'un grand homme, ce qu'elle n'a probablement jamais vu... Cela peut la distraire de causer quelques instants avec moi. Pour plus de sûreté, je lui ai écrit qu'il s'agissait de choses très-sérieuses; la curiosité d'une part, de l'autre le souvenir qu'elle a dû garder de moi, voilà plus de raison qu'il n'en faut pour qu'elle vienne au rendez-vous... Qu'en résultera-t-il? Je n'en sais rien, c'est l'affaire de son mari.

PAUL. Tu parles comme un livre.

MAXIMILIEN. Là-dessus je te quitte, mon oncle doit s'impatienter; s'il allait me déshériter pour occuper le temps.

PAUL. Te reverrai-je?

MAXIMILIEN. Tu le demandes!. (*il regarde l'heure.*) Sept heures et demie! Je n'arriverai jamais à temps... Adieu!

PAUL. Au revoir, ingrat, donne tes ordres toi-même au père Mahulot.

MAXIMILIEN. Qu'est-ce que c'est que le père Mahulot?

PAUL. C'est mon portier.

MAXIMILIEN. Et s'il ne me croit pas le droit de lui donner des ordres?

PAUL. Donne-lui 20 francs, il te croira... d'ailleurs, en sortant, je le préviendrai.

Au moment où Maximilien sort, Taupin paraît.

MAXIMILIEN. Adieu! (*A Taupin.*) Pardon, Monsieur?

TAUPIN. Passez, Monsieur, je vous prie. (*Maximilien sort.*)

SCÈNE IV.

PAUL, TAUPIN.

TAUPIN, *allant à Paul, et lui remettant un papier.* Voilà le reçu.

PAUL. Merci, mon cher Taupin.

TAUPIN. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

PAUL. C'est un camarade de collége qui venait me demander un service... un charmant garçon, un peu fou... (*Pendant ce temps, Paul a allumé la lampe.*) Quel temps fait-il? froid ou chaud?

TAUPIN Entre les deux.

PAUL. Me voilà bien renseigné.

TAUPIN. Ah! ah! vous vous faites beau.

PAUL. J'irai peut-être au théâtre, ce soir.

TAUPIN. Quoi faire?

PAUL. Chercher Aurore.

TAUPIN. Ah ça! vous êtes donc amoureux d'Aurore, vous?

PAUL. Moi, pas le moins du monde.

TAUPIN. Mais vous faites tout ce qu'elle veut, vous êtes trop bon pour elle.

PAUL. Elle a donc raison quand elle dit que vous ne l'aimez pas.

TAUPIN. Je ne l'aime ni la déteste... c'est vous que j'aime et j'ai peur de vous voir faire quelque folie.

PAUL. Il n'y a pas de danger.

TAUPIN. Ce n'est pas là une liaison digne de vous.

PAUL. Eh ! mon cher, toutes les liaisons se ressemblent, mais ce qu'il y a de mieux c'est une belle fille rieuse et folle, sans souvenir de la veille, sans souci du lendemain ; l'été, courant gaiement sous les bois, son chapeau d'une main, son ombrelle de l'autre, se retournant de temps en temps avec un baiser sur les lèvres, et vous disant six mois après quand on la rencontre au bras d'un autre homme : C'est égal, je t'aimais bien !... voilà les véritables amours... ils naissent avec les lilas, se mangent avec les fraises, et meurent avec les feuilles... Les allées des bois sont pleines de leurs nids et de leurs tombes... Seules amours possibles pour nous autres artistes, qui n'avons pas le temps d'aimer sérieusement... Que deviendraient les tableaux et les statues pendant que nous aimerions ?

TAUPIN, *avec mélancolie*. Oui, vous avez raison, mais il faut alors que cette femme vous quitte, et il arrive souvent qu'elle ne vous quitte pas. On la traite sans conséquence, la facilité qu'on croit avoir

de rompre avec elle fait qu'on ne songe même pas à rompre... On aime, toutes les portes ouvertes, et l'on ne s'aperçoit pas que la femme les ferme les unes après les autres ; elle s'empare d'un coin de votre atelier ; sa gaieté, son chant, deviennent pour vous des bruits nécessaires. Avec cette habileté qui est la force des femmes, elle surprend vos faiblesses, vos manies, vos vanités, vos côtés étroits, elle y pénètre, elle les dorlotte et vous fait faire ronron, comme à un gros chat sensuel... Ajoutez ces heures de tristesse, de misère ou de découragement, dont elle devient la confidente, qu'elle vous aide à traverser, et un beau jour, sans savoir comment, sans pouvoir dire pourquoi, vous vous trouvez avoir épousé une fille que vous n'aimez pas, qui n'est en rapport ni avec votre intelligence, ni avec votre éducation... Vous pouvez écrire à vos amis : (*Il se lève.*) « J'ai la douleur de vous annoncer mon mariage avec « Mlle Aurore. » Un nom de baptême quelconque. « On se réunira à 11 heures à la maison » mortuaire... » Car c'est la mort de votre jeunesse, de votre talent, de votre liberté, de toutes les illusions et de toutes les espérances de votre vie d'artiste. . Le mariage fait, votre amour joyeux coupe ses ailes, chausse des bottines éculées, porte un tartan, habite un cinquième étage, et demande crédit au boucher qui le lui refuse... Bien heureux quand le mari stupide n'apprend pas trop tard que cette femme le trompe depuis le jour où il la connait... C'est ainsi que j'ai enterré ma vie... Voilà pourquoi

ayant pu être quelque chose je ne suis rien, voilà pourquoi je déserte sans cesse ma maison, c'est que j'y trouve quand j'y rentre une femme qui en a chassé toute poésie, toute inspiration, toute solitude, tout travail sérieux... Je ne fais rien de bon, je n'ai plus de talents, je travaille pour nourrir ma femme, et ce travail de manœuvre fait, je m'enfuis pour respirer la liberté des autres et m'oublier un instant... Voilà ce qui me fait misanthrope, mon cher Paul, voilà pourquoi je vous dis, à vous qui êtes jeune, qui êtes fort, qui avez tout un bel avenir devant vous : J'ai raté ma vie, ne faites pas comme moi.

PAUL. Merci, cher ami, merci ; mais si vous m'aimez, souhaitez que les choses restent dans l'état où elles sont.

TAUPIN. Pourquoi ?

PAUL. Pourquoi?... parce qu'avec la nature que je me connais, un amour véritable serait un grand malheur pour moi... J'ai passé une fois dans ma vie à côté d'une liaison sérieuse. J'ai eu le vertige... Dieu veuille qu'on ne m'y prenne plus... J'ai mis la gaieté d'Aurore entre les tentations et moi... je ne veux pas aimer, j'aimerais trop !

TAUPIN. N'en parlons plus ; au fait, tout le monde n'est pas aussi bête que moi.

PAUL. Et c'est bien heureux pour vous. Maintenant, allons-nous-en.

TAUPIN. Comme vous être pressé. *(Il va vers la porte.)*

PAUL. Pas par là.

TAUPIN. Pourquoi?

PAUL. J'ai mes raisons.

TAUPIN. Je vais retirer la clef.

PAUL. Laissez-la, au contraire.

TAUPIN. Dites donc.

PAUL. Quoi ?

TAUPIN. On ouvre la porte d'entrée.

PAUL. Dépêchons.

TAUPIN. Faut-il voir qui c'est?

PAUL. Gardez-vous-en bien !

TAUPIN. C'est une robe.

PAUL. Venez donc.

TAUPIN. C'est même deux robes.

PAUL. Mais, venez donc, malheureux !

TAUPIN. Par où ?

PAUL. Par ici. (*Ils disparaissent dans la chambre du haut.*)

SCÈNE V.

DIANE, MARCELINE.

DIANE. Est-ce que tu n'as pas entendu parler ?

MARCELINE. Oui.

DIANE. Chut! baisse ton voile.

MARCELINE. Pourquoi?

DIANE. Êtes-vous là?

MARCELINE. Qui donc appelles-tu ?

DIANE. Tais-toi donc.

MARCELINE Deviens-tu folle?

DIANE. Regarde s'il y a quelqu'un.

MARCELINE. Ah! ça, où sommes-nous?

DIANE. Je n'en sais rien... Ce doit être un atelier... Ah! oui, voilà des toiles... on ne voit pas très-clair.

MARCELINE. M'expliqueras-tu?

DIANE. Attends un peu que je respire... J'ai le cœur qui me bat.

MARCELINE. Et moi donc!

DIANE. Pousse le verrou.

MARCELINE. Comment, que je pousse le verrou!

DIANE. Pour qu'il n'entre personne.

MARCELINE. Il pourrait donc entrer quelqu'un.

DIANE. On ne sait pas.

MARCELINE. Tu m'épouvantes.

DIANE. Qu'est-ce que ça sent donc ici?

MARCELINE. Ça sent le tabac, Dieu me pardonne... Pour la seconde fois, veux-tu me dire ce que nous faisons ici?

DIANE. Nous faisons une imprudence.

MARCELINE. Une imprudence?

DIANE. Oui.

MARCELINE. As-tu perdu l'esprit?

DIANE. J'en ai peur... Si nous nous en allions?

MARCELINE. Je ne demande pas mieux.

DIANE. Tant pis pour lui.

MARCELINE. Pour qui?

DIANE. J'ai fait tout ce que je pouvais faire.

MARCELINE. Mais de qui s'agit-il?

DIANE. Si ma belle-sœur me voyait!

MARCELINE. Tu me fais damner.

DIANE. On voit un peu plus clair... Il est capable de s'être caché.

MARCELINE. Qui, il?

DIANE. Je t'ai fait un petit mensonge... Je t'ai dit que nous allions faire une visite; mais je n'ai pas voulu te dire à qui, tu ne m'aurais pas accompagnée, et j'avais bien envie de venir, mais je ne pouvais venir seule.

MARCELINE. Enfin.

DIANE. Te rappelles-tu Maximilien?

MARCELINE. Quel Maximilien?

DIANE. Maximilien de Ternon.

MARCELINE. Le frère de Nathalie?

DIANE. De Nathalie qui était au couvent avec nous.

MARCELINE. M. de Ternon qui a voulu t'épouser.

DIANE. Lui-même.

MARCELINE. Eh bien?

DIANE. Eh bien! il m'a écrit pour me prier de venir ici ce soir.

MARCELINE. Et tu y viens?

DIANE. Il prétend qu'il s'agit d'une chose très-grave qu'il ne peut me dire chez moi.

MARCELINE. Oh! Diane.

DIANE. Il lui est peut-être arrivé un malheur... Il y a cinq ans que je ne l'ai vu... Il est peut-être question de sa sœur.

MARCELINE. Et nous sommes chez lui?

DIANE. Non... je ne serais pas allée chez lui, et je ne t'y aurais pas menée... Nous sommes ..

MARCELINE. Mais parle donc...

DIANE. Nous sommes... chez une de ses parentes.

MARCELINE. Qui fait de la peinture ?

DIANE. Oui.

MARCELINE. Et chez qui cela sent le tabac.

DIANE. Il paraît qu'elle fume.

MARCELINE. Tu te moques de moi.

DIANE. Pas le moins du monde.

MARCELINE. Et où est cette parente?

DIANE. Elle est sortie.

MARCELINE. Et M. de Ternon?

DIANE. Il n'est pas encore arrivé.

MARCELINE. Eh bien! voilà une jolie situation... Je suis très-mécontente de toi

DIANE. Écoute...

MARCELINE. Quoi?

DIANE. J'avais cru entendre.

MARCELINE Tu n'as rien entendu. . Tu veux changer la conversation... Diane, je me brouille à tout jamais avec toi si tu restes une minute de plus dans cette maison. Tu es même bien heureuse que je te pardonne de m'y avoir amenée.

DIANE. Après tout, nous ne faisons pas grand mal.

MARCELINE. Si.

DIANE. J'étais curieuse de voir Maximilien.

MARCELINE. Il fallait lui écrire de venir chez toi.

DIANE. Où lui écrire?... Il ne m'a pas mis son adresse dans sa lettre, et il repart demain, dit-il.

MARCELINE. Que tu te permettes des excentricités,

cela te regarde, mais que tu m'en fasses la complice c'est très-mal.

DIANE. Tu as raison... Je vais lui écrire, sans signer, un mot qu'il trouvera... Je lui dirai de venir chez moi; est-ce cela?

MARCELINE. C'est encore trop.

DIANE. Ne te fâche pas... Nous n'avions rien à faire ce soir, j'ai pensé que cela nous distrairait un peu... je m'ennuie tant!

MARCELINE. Je ne m'ennuie pas.

DIANE. Oh! la méchante! Qui est-ce qui le saura?

MARCELINE. Nous le saurons, c'est assez.

DIANE. Où y a-t-il du papier?

MARCELINE. Est-ce que je le sais? moi.

DIANE, *ouvrant un tiroir du bahut.* Dans ce tiroir, sans doute.

MARCELINE. Voilà que tu fouilles dans les tiroirs maintenant.

DIANE *apercevant le tableau que Paul vient de finir.* Oh! le charmant tableau!... Cette femme est jolie!... Vois donc...

MARCELINE. La parente de Maximilien s'appelle Paul Aubry, n'est-ce pas?

DIANE. Elle s'appelle Paul Aubry?

MARCELINE. Vois la signature de ce tableau.

DIANE. Je t'assure que je croyais..

MARCELINE. Ne mens donc pas... tu me crois donc bien sotte?

DIANE. Ne gronde donc pas... Tu es chez un homme de talent, tous les jours on visite l'atelier d'un

peintre et personne n'y voit rien à dire... Tu exagères tout.

MARCELINE. Une dernière fois, veux-tu venir?

DIANE. Me voilà! (*Elle cherche du papier.*)

MARCELINE. Qu'est-ce que tu fais?

DIANE. J'ai trouvé du papier; mais il est écrit.

MARCELINE. Et tu le lis?

DIANE. J'ai cru que c'était pour moi.

MARCELINE. Adieu!

DIANE. C'est une lettre que M. Paul Aubry avait commencée pour sa mère... Il a l'air de l'aimer beaucoup... c'est gentil, cela... Tu vois, nous sommes chez un homme qui aime sa mère... c'est une excuse... Qu'il est heureux d'avoir encore sa mère! (*Mouvement de Marceline.*) Me voilà! me voilà! (*Elle se dispose à écrire.*) Je ne peux pas écrire avec mes gants... (*Elle ôte ses gants et les jette au hasard.*) Trouve-moi de la cire... il faut cacheter cette lettre... Dans ce tiroir...

MARCELINE. Il n'y en a pas.

DIANE. Dans l'armoire alors, il faut bien qu'il y en ait.

MARCELINE *ouvre le bahut, il en tombe un fichu de femme, des bonnets, des gants, une paire de bottines.* Ah!

DIANE. Qu'y a-t-il donc?

MARCELINE. Voilà ce qu'il y a et ce que tu me fais faire.

DIANE. Une collerette! Tu vois bien que nous sommes chez une femme... des gants... des bonnets..

des bottines... Elle a un joli pied, M. Paul Aubry. Vois donc un peu... c'est marqué d'un A.

MARCELINE. Tu es insupportable.

DIANE. Des lettres!... encore... Tout un paquet... ce sont des lettres de femme, au hasard! (*Elle en tire une.*)

MARCELINE. Donne donc.

DIANE. La signature seulement... (*Elle l'ouvre.*) Berthe!... un joli nom!... comme on devine bien que c'est une lettre d'amour. . ces lettres-là ont un parfum que les autres n'ont pas.

MARCELINE. Elles sentent le musc.

DIANE *lisant*. « Paul, je suis bien malheureuse! Si » vous saviez combien je vous aime, vous ne me fe- » riez pas souffrir ainsi... » (*On frappe.*)

MARCELINE, *poussant un cri*. Ah!

DIANE. Peut-on crier ainsi.

MARCELINE. On a frappé, j'en suis sûre, nous sommes perdues! (*Elle se cache dans le fond de l'atelier, derrière les grandes toiles.*)

DIANE, *s'approchant de la porte*. Qui est là?

MAXIMILIEN, *en dehors*. Moi, Maximilien. (*Diane referme à la hâte le bahut en y jetant les lettres.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAXIMILIEN.

MAXIMILIEN! Ah! comtesse.

DIANE. Ce n'est pas malheureux!

MAXIMILIEN. Il y a longtemps que vous êtes là?

DIANE. Mais, oui.

MAXIMILIEN *tirant sa montre*. Ce n'est pas ma faute, si je vous ai fait attendre. Mon oncle...

DIANE. Je ne vous fait pas de reproches. Passons tout de suite aux choses importantes... Que vous arrive-t-il donc? (*Elle regarde autour d'elle.*) Cette pauvre Marceline! (*Elle se met à rire.*)

MAXIMILIEN. Pourquoi riez-vous ainsi?

DIANE, Rien! parlez vite.

MAXIMILIEN. Vous me laisserez bien vous regarder un peu et vous remercier d'être venue, et vous dire combien je suis heureux de vous voir.

DIANE. Au fait! quelle idée de me faire venir ici!

MAXIMILIEN. J'ai tant de choses à vous dire.

DIANE. Dites-les, il faut que je rentre chez moi.

MAXIMILIEN. D'abord, vous êtes mille fois plus belle qu'autrefois.

DIANE. Pas de choses inutiles.

MAXIMILIEN. Ai-je assez pensé à vous depuis cinq ans!

DIANE. Pourquoi n'êtes-vous pas venu tout de suite chez moi? Pourquoi ce rendez-vous ici?... Ce M. Paul Aubry ignore mon nom, n'est-ce pas?

MAXIMILIEN. Naturellement.

DIANE. C'est que vous comprenez.

MAXIMILIEN. Cela va sans dire... Du reste, c'est l'homme le moins curieux de la terre... Eh bien, comtesse, je ne suis pas allé tout droit chez

vous, parce que je ne savais pas si je serais reçu.

DIANE. Et pourquoi ne vous recevrait-on pas ?

MAXIMILIEN. Qui sait ?... Quand il s'est passé tant de choses dans la vie d'une femme.

DIANE. Quelles choses ?

MAXIMILIEN. Vous êtes mariée.

DIANE. Ah ! oui... oui...

MAXIMILIEN. C'est donc vrai ?

DIANE. Quoi?

MAXIMILIEN. Que votre mari..

DIANE. Que mon mari ?

MAXIMILIEN. Je vais peut-être commettre une indiscrétion.

DIANE. Dites toujours.

MAXIMILIEN. Quel âge a le comte ?

DIANE Trente-six ans, je crois.

MAXIMILIEN. Je crois est charmant.

DIANE. Pourquoi me demandez-vous l'âge de mon mari ?

MAXIMILIEN. Savez-vous comment j'ai appris votre séjour à Paris ?

DIANE. Non.

MAXIMILIEN. Par une femme.

DIANE. Quelle femme ?

MAXIMILIEN. Ah ! heureusement pour vous, ce n'est pas une femme que vous connaissiez, mais elle connaît le comte et elle m'a dit...

DIANE. Qu'il était plus souvent chez d'autres femmes que chez la sienne, c'est vrai. — Voilà pourquoi vous n'aviez pas besoin de vous gêner pour

venir chez moi. Et voilà même pourquoi j'ai pu venir ici. Je n'ai pas vu mon mari depuis deux jours.

MAXIMILIEN. Il est en voyage?

DIANE. Oui à Paris... Je suis contente de vous revoir... Vous arrivez bien... Je m'ennuie à périr

MAXIMILIEN. Autant qu'au couvent?

DIANE. Bien davantage... C'était le bon temps.

MAXIMILIEN. Vous le regrettez?

DIANE. Je le crois bien.

MAXIMILIEN. Il peut revenir.

DIANE. Vous vous le rappelez?

MAXIMILIEN. Si je me le rappelle.

DIANE. Avez-vous toujours mes lettres?

MAXIMILIEN. Si je les ai.

DIANE Vous me les apporterez.

MAXIMILIEN. Vous voulez que je vous les rende?

DIANE. Non, mais je voudrais les lire... Elles doivent être amusantes.. Des lettres de pensionnaire. J'ai toujours les vôtres.

MAXIMILIEN. Vraiment.

DIANE. Oui je les ai même souvent relues.

MAXIMILIEN. C'est bien cela.

DIANE. Il y en a de charmantes... Vous aviez dix-huit ans, moi dix-sept, heureux âge! belles années! Je me les rappellerai toujours... Nous jouions à l'amour comme des enfants que nous étions...Vous m'écriviez que vous mourriez si vous n'étiez mon mari. Je vous écrivais, moi, que je mourrais si je

n'étais pas votre femme. et nous voilà bien vivants en face l'un de l'autre.

MAXIMILIEN. Et moi, je vous aime toujours.

DIANE. Toujours?

MAXIMILIEN. Comme autrefois.

DIANE. Grand enfant!... Parlons de vous... voyons... quelles sont ces choses de grande importance que vous avez à me dire?

MAXIMILIEN. Mais c'est cela, c'est ce que je vous dis... Je voulais vous reparler du passé ; Diane soyez franche...

DIANE. Je le suis toujours.

MAXIMILIEN. Pourquoi avez-vous épousé le comte, après tous les serments que vous m'aviez faits?

DIANE. Est-ce qu'on a une volonté à dix-sept ans?... mon père et ma mère ont voulu, j'ai obéi... mais je vous assure que j'ai bien pleuré...

MAXIMILIEN. Ainsi vous n'aimiez pas le comte?

DIANE. Je ne dis pas cela. Seulement on a marié ma fortune avec son nom et l'on ne s'est pas trop occupé de deux cœurs.

MAXIMILIEN. Et depuis?

DIANE. Depuis, le comte a continué sa vie de garçon.

MAXIMILIEN. Et vous?

DIANE. Et moi, ma vie de jeune fille.

MAXIMILIEN. Si bien?...

DIANE. Si bien que je me suis quelquefois ennuyée.

MAXIMILIEN. Voilà tout?

DIANE. C'est bien assez.

MAXIMILIEN. Ainsi?

DIANE. Quoi?

MAXIMILIEN. Vous n'êtes pas toujours heureuse?

DIANE. Tant s'en faut.

MAXIMILIEN. Il vous reste alors à essayer de l'être.

DIANE. Comment?

MAXIMILIEN. Un amour véritable.

DIANE. Ah! vous me conseillez de combattre un ennui par un danger... Merci!... et pour qui... cet amour véritable?

MAXIMILIEN. Pour moi qui suis plus amoureux de vous que jamais.

DIANE. Sérieusement?

MAXIMILIEN. Sérieusement... Vous riez...

DIANE. Oui, je ne peux pas m'empêcher de rire en vous entendant dire que vous êtes amoureux.

MAXIMILIEN. Ce n'est pourtant pas bien risible.

DIANE. Vous vous retrouvez avec moi, vous vous croyez forcé de me faire la cour, je vous en remercie, mais ce n'est pas sérieux, avouez-le...

MAXIMILIEN. Pourquoi pas?

DIANE. De l'amour entre nous maintenant, est-ce que c'est possible?

MAXIMILIEN. Il paraît que oui puisque je vous aime.

DIANE. Quelle folie!... Quand certaines choses et surtout les choses du cœur n'ont pas eu lieu dans leurs conditions premières, il serait maladroit de revenir dessus... Vous deviez mourir si vous ne m'épousiez pas, vous ne m'avez pas épousée, et vous vivez encore..... Je n'ai plus aucune confiance

en vous ; mourez d'abord, nous verrons après.

MAXIMILIEN. Diane !

DIANE. Notre amour aujourd'hui serait discordant avec lui-même ; il n'aurait, ni la naïveté que nous avions jadis, ni la passion qu'il nous faudrait maintenant, il aurait l'air d'un *postscriptum* ajouté à une vieille lettre, d'un *erratum* à la fin d'un livre... Gardons notre petit roman tel qu'il est, faisons-le relier, relisons-le de temps en temps, mais n'essayons pas de le continuer, nous le gâterions.

MAXIMILIEN. La vie a faussé votre cœur.

DIANE. Bien ! dites-moi des duretés maintenant. (*Ils se lèvent.*)

MAXIMILIEN. Je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit.

DIANE. Et que vous a-t-on dit ?

MAXIMILIEN. Que vous n'avez pas toujours été si cruelle.

DIANE. Voyons ces belles histoires...

MAXIMILIEN. A quoi bon ?

DIANE. J'y tiens.

MAXIMILIEN. C'est inutile.

DIANE. Et cependant, vous les avez crues... Il vous faut des chemins d'amour tout sablés... ah ! je comprends, vous vous êtes dit : mais tiens, tiens, cette femme qui a besoin de consolation, je l'ai connue, moi, je l'ai aimée, j'ai des droits de priorité, j'ai des arrhes sur son cœur, le plus difficile est fait, retournons-y... et vous y êtes venu... Eh bien ! je vous remercie de la préférence et je ne vous en veux

pas... c'est trop fatigant d'en vouloir à quelqu'un... voyons, donnez-moi la main et venez me voir chez moi, sans me faire courir rue des Martyrs... Vous viendrez?

MAXIMILIEN. Je ne sais.

DIANE. Acceptez donc franchement la position puisqu'il n'y a pas autre chose à en tirer.

MAXIMILIEN. Je me trouve souverainement ridicule.

DIANE. Non... mais cinq minutes de plus vous le deviendriez.

MAXIMILIEN. Ah ! Diane !

DIANE. Si vous écrivez à votre sœur, dites-lui de venir me voir quand elle viendra à Paris.

MAXIMILIEN. Ainsi?

DIANE. Ainsi, vous êtes mon ami et vous serez toujours le bienvenu quand vous viendrez.

MAXIMILIEN. Diane, vous aimez quelqu'un?

DIANE. Ah! le fat! qui croit qu'il faut aimer quelqu'un pour ne pas l'aimer.

MAXIMILIEN. Jurez-moi que vous n'aimez personne, ce sera une consolation.

DIANE. Je vous le jure, et je vous quitte, car il se fait tard.

MAXIMILIEN. Allons, donnez-moi le bras... Je vais vous conduire à votre voiture.

DIANE. Non, vous allez sortir le premier.

MAXIMILIEN. Pourquoi cela ?

DIANE. Parce que je ne veux pas qu'on nous voie sortir ensemble, vous êtes trop compromettant, mais on vous verra...

MAXIMILIEN. Puisque vous le voulez.

DIANE. A la bonne heure, demain.

MAXIMILIEN. Demain ; je vous jure que je suis très-malheureux. (*Il pousse un soupir.*)

DIANE. C'est cela, soupirez, cela fait bien en sortant.

MAXIMILIEN. C'était bien la peine de me déranger. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DIANE, MARCELINE.

DIANE. Marceline? (*Marceline reparaît.*) Oh ! quel air sérieux... tu t'es ennuyée là... ah ! tu as bien un peu dormi... veux-tu que nous nous en allions?... Tiens !.. tu ne parles plus.. tu es devenue muette.. Veux-tu m'embrasser ?.. tu ne veux pas ?.. alors je t'embrasse... Sais-tu où j'ai mis mes gants ?... je ne peux pas m'en aller sans gants... et puis autant déchirer cette lettre qui ne sert plus à rien... où sont donc mes gants?.. Au fait, à quoi bon perdre mon temps à chercher, puisqu'il y a là ce qu'il me faut.

MARCELINE Tu vas mettre ces gants?

DIANE. Ah ! je savais bien que je te ferais parler

MARCELINE. Les gants d'une femme que tu ne connais pas.

DIANE. Ils sont tout neufs ; seulement ils sont bien justes... Voilà une femme qui a un jolie main... c'est au moins du six un quart.

MARCELINE. Et tu gantes six et demi, et tu es serrée.

DIANE. C'est une méchanceté que tu me dis là... Tu n'es donc plus en colère?... Te voilà assise... tu ne veux donc plus t'en aller?...

MARCELINE. Non, je reste, je suis décidée à tout maintenant, je veux voir jusqu'à quel degré de folie tu veux arriver... As-tu besoin d'une collerette aussi?

DIANE. De l'ironie!

MARCELINE. Tu sais qu'il y a des bottines, ne te gêne pas... Mais elles sont probablement comme les gants, trop petites.

DIANE, *après avoir déposé sa bague sur la table.* Oh! maintenant, ce gant entrera.

MARCELINE. Je ne crois pas.

DIANE. C'est ma bague qui l'empêchait d'entrer, mais maintenant il entre; tiens le voilà boutonné.

MARCELINE, *montrant le haut.* Tu sais qu'on a parlé dans cette chambre.

DIANE. Tu en es sûre?

MARCELINE. Et qu'il y a de la lumière.

DIANE. Sauvons-nous; mais viens donc.

MARCELINE. Ce n'est pas malheureux. (*Elles se sauvent.*)

SCÈNE VIII.

PAUL, *puis* TAUPIN.

PAUL, *entr'ouvrant la porte.* Sont-ils partis? Je n'entends plus rien... (*Il avance un peu.*) Personne! on referme la porte de la rue. Allons fermer la mienne... Taupin?

TAUPIN, *paraissant.* Quoi?

PAUL. Vous pouvez descendre.

TAUPIN. Ah! ça, que se passe-t-il chez vous?

PAUL. Rien... Prenez des draps, je vais vous faire un lit sur le canapé.

TAUPIN. A quoi bon?... je dormirai aussi bien tout habillé avec une couverture. Vous ne m'en voulez pas...

PAUL. De quoi?

TAUPIN. De venir ainsi vous demander l'hospitalité.

PAUL. A votre service.

TAUPIN. C'est que je ne sais rien de plus ennuyeux que de coucher chez moi... Je rencontre toujours Mme Taupin... J'ai passé une trop bonne journée pour la finir aussi mal.

PAUL. Serez-vous bien là?

TAUPIN. A merveille.

PAUL. Allons, bonsoir.

TAUPIN. Bonsoir, cher ami. (*Paul remonte chez lui, il chante avec Taupin.*)

« Je suis pris par une femme,
» Cheveux blonds et teint de lait.
« Valentin! — Monsieur, etc. »

TAUPIN, *s'étendant sur le canapé.* Ah! qu'on est bien, loin de sa femme.

ACTE II.

Le théâtre représente un petit salon très-élégant, étagère, lustres, médaillons, canapés, causeuses, guéridon avec albums et livres, vases avec fleurs, garnitures de cheminée, écran.)

SCÈNE PREMIÈRE.

UN DOMESTIQUE, *puis* LA COMTESSE ET LE DUC.

(Un domestique ouvre la porte et vient déposer un tableau sur un petit chevalet sur la table. La comtesse entre suivie du duc.)

LA COMTESSE. On a apporté ce tableau?

LE DOMESTIQUE. Oui, madame la comtesse, à l'instant.

LA COMTESSE. C'est bien. (*Le domestique sort. Au duc.*) Mon cher duc, regardez donc, voilà un véritable bijou.

LE DUC, *mettant son lorgnon et regardant.* Oh! c'est ravissant! de qui est-ce?

LA COMTESSE. De M. Paul Aubry, je l'ai fait acheter ces jours derniers, il était chez l'encadreur. J'ai fait commander le pendant.

LE DUC. Vous avez bien fait.

DIANE. Vous aimez ce que fait M. Aubry?

LE DUC. Beaucoup. Ma mère a, je crois, quelques dessins de lui dans son album.

DIANE. Vous êtes un peu artiste, vous, mon cher duc?

LE DUC. Oh! je dessine comme tout le monde.

LE DOMESTIQUE, *paraissant*. M. le comte fait demander si Mme la comtesse est visible.

DIANE. Certainement!

LE DUC, *se levant, tend la main à Diane*. Comtesse!

DIANE. Eh bien, où allez-vous?

LE DUC. Je me retire.

DIANE. Pourquoi?

LE DUC. Ne vient-on pas d'annoncer le comte?

DIANE. Est-ce une raison pour vous en aller?

LE DUC. Je craignais...

DIANE. Restez, duc, restez... mon mari part.

LE DUC. Ah! il part?

DIANE. Oui, pour une de nos terres. Il vient me dire adieu. Vous voyez qu'il n'y a pas d'indiscrétion à rester.

LE COMTE, *entrant*. Bonsoir, chère Diane.

DIANE. Bonsoir, mon ami.

LE COMTE, *au duc*. Votre santé est bonne, monsieur le duc.

LE DUC. Très-bonne, monsieur le comte, et la vôtre?

LE COMTE. Excellente, merci! (*A Diane.*) Vous êtes sortie?

DIANE. Oui, je rentre à l'instant.

LE COMTE. Avez-vous vu ma sœur?

DIANE. Non, mais je crois bien que je la verrai ce soir, je n'ai pas eu le temps de passer chez elle, j'ai été faire des emplettes. Le duc a eu la bonté de m'offrir son bras.

LE COMTE, *voyant le tableau*. Et c'est là une de vos emplettes?

DIANE. Oui!

LE COMTE. Je vous en fais mon compliment, c'est une charmante chose.

DIANE. N'est-ce pas?

LE DUC. Le fait est que c'est ravissant.

DIANE. Et vous partez?

LE COMTE. Dans une demi-heure.

DIANE. Vous serez de retour?

LE COMTE. Dans un mois, au plus tard, à moins qu'il ne vous prenne la fantaisie de venir me rejoindre.

DIANE. Peut-être bien.

LE COMTE. Voilà qui serait aimable.

DIANE. Avec qui chassez-vous là-bas?

LE COMTE. Avec Fernand, Agénor, Maxime et Lucien.

DIANE. Je vois que vous ne vous ennuierez pas.

LE COMTE. Dites-moi, s'il m'arrivait une lettre du ministère, voudriez-vous me l'expédier tout de suite.

DIANE. Non-seulement cette lettre-là, mais toutes celles qui vous arriveront.

LE COMTE. Le ministre m'a parlé hier d'une mission dont il compte me charger.

DIANE. Partir encore !

LE COMTE. Vous savez que je ne vous force pas à m'accompagner.

DIANE. Oh ! je le sais.

LE COMTE. Maintenant à votre tour, avez-vous quelques commissions à me donner ?

DIANE. Oui, quelques chiffons et des petits vêtements pour la femme de votre garde et ses enfants. On a dû apporter tout cela, faites-le demander à Jenny. Ne l'oubliez pas, j'aime beaucoup cette brave femme.

LE COMTE. Ce sera fait... C'est tout ?

DIANE. Oh ! mon Dieu oui.

LE COMTE. Adieu alors ma chère Diane.

DIANE. Allons, bonne chasse.

LE COMTE. M'écrirez-vous ?

DIANE. Certainement. (*Le comte lui baise la main.*)

LE COMTE, *au duc*. Adieu, monsieur le duc ! (*Il lui serre la main.*)

LE DUC. Monsieur le comte ! (*Le comte sort.*)

SCÈNE II.

DIANE, LE DUC.

DIANE, *passe la main sur son front, pousse un soupir et vient regarder le tableau.*

LE DUC. Vous paraissez triste, comtesse ?

DIANE. Moi, non.

LE DUC. Le départ du comte, sans doute.

DIANE. Une séparation d'un mois n'est pas bien

longue, et d'ailleurs vous avez dû voir à la conversation qui l'a précédée qne l'un n'emporte pas plus de regrets qu'il n'en laisse à l'autre.

LE DUC. Alors, si vous n'êtes triste, vous êtes au moins préoccupée.

DIANE. Pas davantage. Je m'ennuie, voilà tout.

LE DUC. Il y a un moyen infaillible de vous distraire.

DIANE. C'est d'aimer, n'est-ce pas?

LE DUC. Oui.

DIANE. Toujours la même chose.

LE DUC. Oh ! comtesse !

DIANE. Et alors, c'est de vous aimer, vous !

LE DUC. Je vous aime tant !

DIANE, *prenant son portefeuille.* Voyons votre numéro.

LE DUC. Quel numéro ?

DIANE. Oh ! vous êtes inscrit.

LE DUC. Comment, inscrit !

DIANE. Vous avez entendu parler de ce riche banquier à qui ceux qui avaient besoin d'argent venaient en demander... il ne leur en donnait pas, mais il inscrivait leur nom, leur adresse, la somme qu'il leur faudrait, et chaque année il faisait faire l'addition.

LE DUC. Eh bien?

DIANE. Eh bien! quand il venait un nouveau solliciteur, il lui montrait le total des demandes et lui prouvait que s'il y eût accédé, il serait ruiné complétement... Je fais comme ce banquier, tous ceux

qui me disent qu'ils m'aiment, je les inscris... vous êtes, je crois, le 138e depuis que je suis mariée. Si j'avais cru à toutes ces belles paroles, je serais ruinée depuis longtemps. Je ne vous mens pas, voilà votre nom : le duc de Riva, 25 novembre 1843. Il y a un an que vous m'avez dit pour la première fois que vous m'aimiez. Vous avez la 138e contredanse, mon cher duc.

LE DUC. Je ne suis pas aussi méchant pour les autres que vous êtes méchante pour moi, comtesse, et je vous dis que parmi ces noms-là, il y avait des cœurs sincères, quand ce ne serait que le mien.

DIANE. Tous ces gens-là se portent à merveille ; ils mangent, ils dorment, ils chassent, ils montent à cheval, ils se marient... Pas un suicide, pas une retraite, pas même un voyage... ils m'ont oubliée sans efforts... Tenez, le dernier inscrit, c'est Maximilien de Ternon, vous le connaissez?

LE DUC. Je l'ai connu en Hollande.

DIANE. Il est revenu, il m'aimait depuis cinq ans, lui, c'est bien plus fort que vous... Il m'a fait son petit discours, que je savais par cœur avant de l'entendre... Le lendemain je lui ai écrit pour lui demander un service bien facile à rendre... Il ne m'a pas répondu.

LE DUC. Eh bien! mettez-moi à l'épreuve et vous verrez.

DIANE. Je veux bien.

LE DUC. Dites.

DIANE. Je suis triste, parce que je suis en froid avec une bonne et excellente amie.

LE DUC. Qui donc?

DIANE. Mme de Launay.

LE DUC. Comment cela se fait-il?... elle vous aime.

DIANE. C'est moi qui ai tort... Vous ne lui direz pas que vous l'aimez à celle-là.

LE DUC. Elle est folle de son mari.

DIANE. Je suis fâchée que le mien ne vous entende pas.

LE DUC. Eh bien! que faut-il faire?

DIANE. Il faut lui porter cette lettre, dans laquelle je lui demande pardon et me réconcilie avec elle.

LE DUC. Voilà tout?

DIANE. Oui.

LE DUC. Vous êtes méchante.

DIANE. Pourquoi?

LE DUC. Parce que vous demandez trop peu.

DIANE. Je demanderai peut-être davantage plus tard.

LE DUC. Que ce serait bien à vous!... et je pourrai vous apporter la réponse?

DIANE. Naturellement.

LE DUC. Quand cela?

DIANE. Quand vous voudrez.

LE DUC. Ce soir?

DIANE. Ce soir, si vous l'avez ce soir.

LE DOMESTIQUE, *ouvrant la porte*. Mme la marquise de Nercy.

DIANE. Ma belle-sœur !... Je ne vous retiens plus, vous ne vous amuseriez pas...

LE DUC. Votre main. (*Il lui baise la main.*) Adieu, comtesse !

DIANE. Au revoir !

LE DUC. Que vous êtes bonne !

SCÈNE III.

DIANE, LA MARQUISE, *puis* MAXIMILIEN.

LA MARQUISE. Bonsoir, Diane.

DIANE. Bonsoir, marquise. (*Le duc salue et sort.*)

LA MARQUISE. Que faisiez-vous là ?

DIANE. Je causais avec le duc.

LA MARQUISE. Qui vous disait ?

DIANE. Qu'il m'aime.

LA MARQUISE. Et vous l'écoutiez ?

DIANE. Il ne le disait pas trop mal.

LA MARQUISE. Vous ne perdez pas de temps.

DIANE. Comment cela ?

LA MARQUISE. Mon frère est parti depuis un quart d'heure, et vous écoutez déjà toutes les sornettes...

DIANE. Elles ont si peu d'importance, et je suis sûre, marquise, que vous-même, vous ne seriez pas fâchée d'avoir autour de vous trois ou quatre courtisans dans le genre du duc... C'est une manière de petite cour, une espèce de boîte à flatteries, où la vanité peut à chaque instant mettre la main pour

prendre un bonbon... C'est vieux, c'est usé, mais c'est amusant, cela ne fait pas de mal et cela...

LA MARQUISE. Et cela compromet.

DIANE. Ne le croyez pas.

LA MARQUISE. Si fait, je le crois! Tous ces moineaux-là ne reviennent qu'où il y a du blé. Tous ces petits soupirants ne sont pas si bêtes qu'ils en ont l'air, et tôt ou tard ils trouvent à se nicher dans l'oisiveté d'une femme qui les reçoit par habitude et qui les croit faute de mieux.

DIANE. Qu'on les croie ou non... les mots d'amour ont un charme véritable, c'est la musique du cœur.

LA MARQUISE. Avec la même ritournelle et le même refrain.

DIANE. Oh! vous n'êtes pas musicienne.

LA MARQUISE. Votre mari seul a le droit de vous parler d'amour.

DIANE. Il n'en abuse pas

LA MARQUISE. Ce qui ne l'empêche pas de s'occuper de vous.

DIANE. Ah!

LA MARQUISE. Il sort de chez moi et m'a dit que vous étiez seule.

DIANE. Il s'est trompé... Le duc était là quand il est venu me dire adieu...

LA MARQUISE. Il aura sans doute trouvé que ce n'est pas une société suffisante et il m'a priée de venir vous chercher.

DIANE. Pour me mener?

LA MARQUISE. Chez Mme Darneville, c'est son jour...

DIANE. C'est vrai, je l'avais oublié.

LA MARQUISE. Si vous voulez...

DIANE. Oh ! non, je n'irai pas.

LA MARQUISE. Qu'avez-vous donc à faire chez vous?

DIANE. Rien qu'à y rester.

LA MARQUISE. A moins que vous n'ayez quelque visite à rendre.

DIANE. Aucune... puisque je vous dis que je ne sors pas.

LA MARQUISE. Vous pourriez retourner rue des Martyrs.

DIANE. Rue des Martyrs, moi?

LA MARQUISE. Oui, vous, ma chère Diane! on a vu votre voiture y stationner l'autre jour plus de deux heures.

DIANE. Je me rappelle, j'étais avec Marceline chez une de ses amies.

LA MARQUISE. Qu'on nomme?

DIANE. Ah ! ça, ma chère marquise, vous avez l'air d'un juge d'instruction.

LA MARQUISE. Il est de mon devoir de savoir ce que vous faites.

DIANE. Malheureusement il n'est pas de mon goût de me soumettre à votre surveillance; je suis mariée et ne dois compte de mes actions qu'à mon mari.

LA MARQUISE. Qui ne vous demande pas assez souvent ce compte, si bien...

DIANE. Si bien?

LA MARQUISE. Si bien, que vous faites beaucoup trop parler de vous.

DIANE. Vous trouvez?

LA MARQUISE. Oui.

DIANE. Eh bien! ceci ne regarde que moi.

LA MARQUISE. Vous vous trompez, cela me regarde aussi.

DIANE. Et de quel droit?

LA MARQUISE. Du droit que j'ai de veiller sur l'honneur de notre nom.

DIANE. De votre nom!

LA MARQUISE. Oui. Vous êtes la femme de mon frère, vous portez notre nom, ne l'oubliez pas.

DIANE. Il n'y a pas de danger que je l'oublie; votre nom me coûte assez cher, je l'ai payé quatre millions.

LA MARQUISE. Comtesse!

DIANE. Marquise!

LE DOMESTIQUE, *ouvrant la porte*. M. le vicomte de Ternon!

DIANE. Ah! vous arrivez bien!... Ma chère marquise, M. le vicomte de Ternon, un de mes bons amis. (*La baronne salue. Le vicomte salue.*)

LE VICOMTE. J'ai déjà eu l'honneur d'être présenté à Mme la marquise chez Mme de Nussay.

LA MARQUISE. Je ne me le rappelais pas, Monsieur.

MAXIMILIEN. Je ne pouvais pas l'oublier, moi, Madame.

LA MARQUISE. Adieu, comtesse.

DIANE. Adieu, marquise. (*La marquise sort.*) Quand

on pense que toutes les fois que ma belle-sœur vient ici, la même scène recommence; mais cette fois je pense qu'elle se le tiendra pour dit et que je ne la reverrai plus...

MAXIMILIEN. Qu'y a-t-il donc?

DIANE. Il y a que la marquise n'a rien à faire que de la morale et comme elle m'a sous la main, c'est à moi qu'elle en fait.

MAXIMILIEN. C'est une femme qui passe sa vie à rembourer le fossé où voudrait tomber sa faiblesse, et qui, furieuse d'être toujours sur le bord à attendre qu'on la pousse jette des pierres aux autres femmes.

DIANE. Il ne manquait plus qu'elle vous vît arriver.. Dieu sait ce qu'elle va dire... A propos, comment ne vous ai-je pas vu depuis huit jours?

MAXIMILIEN. J'ai reçu votre lettre il y a deux heures.

DIANE. Où étiez-vous donc?

MAXIMILIEN. A la campagne.

DIANE. Quel air triomphant vous avez!

MAXIMILIEN. Je suis assez content.

DIANE. Que vous arrive-t-il donc?

MAXIMILIEN. Vous voulez le savoir?

DIANE. Oui.

MAXIMILIEN. Eh bien! figurez-vous qu'en vous quittant l'autre soir, j'étais tout triste, je ne savais que faire... Je suis entré à l'Opéra où je n'étais pas allé depuis deux ans, j'y ai vu le ballet nouveau, et j'y ai découvert, au milieu de ma tristesse, une consolation brune avec des yeux bleus, une taille

merveilleuse, des jambes... Oh! des jambes!...

DIANE. Qu'est-ce que vous me racontez là... êtes-vous fou?

MAXIMILIEN. Non, comtesse, mais vous me demandez une explication.

DIANE. Eh bien! je vous en fais grâce.

MAXIMILIEN. Cependant...

DIANE. Mon cher vicomte, un mot de plus et je vous congédie.

MAXIMILIEN. Et la bague?

DIANE. Ah! qu'est-ce que vous en avez fait?

MAXIMILIEN. Ah! comtesse!

DIANE. Vous êtes si écervélé. Depuis huit jours que je vous ai écrit d'aller rechercher cette bague, et que vous ne me répondez pas.

MAXIMILIEN. J'étais à la campagne.

DIANE. A quel propos?

MAXIMILIEN. Vous allez encore me dire de me taire si je vous dis pourquoi... Je suis revenu ce matin, j'ai trouvé votre lettre...

DIANE. Ainsi voilà ce que vous avez fait de votre grand amour?

MAXIMILIEN. Quel amour?

DIANE. Celui que vous aviez pour moi.

MAXIMILIEN. Comtesse, vous n'avez pas voulu y croire; mais il est encore temps.

DIANE. Merci, j'aime mieux votre amitié, on y est en moins mauvaise compagnie.

MAXIMILIEN. Ma foi, tenez, vous avez peut-être raison.

DIANE. Ah! vous l'avouez! c'est bien heureux!

MAXIMILIEN Sur ce, voici votre bague... Mais comment avez-vous perdu une bague dans l'atelier de Paul?

DIANE. Elle est retrouvée, c'est le principal. Qu'a dit votre ami? Il ne soupçonne pas à qui elle appartient n'est-ce pas?

MAXIMILIEN Pas le moins du monde. Elle a fait de belles choses votre bague... D'abord ce n'est pas Paul qui l'a retrouvée.

DIANE. Qui donc cela?

MAXIMILIEN. C'est une dame.

DIANE. Quelle dame?

MAXIMILIEN. Mlle Aurore.

DIANE. Une dame qui s'appelle Aurore.

MAXIMILIEN. Le matin, seulement.

DIANE. Aurore... Ah! c'est cela, les mouchoirs étaient marqués d'un A.

MAXIMILIEN. Quels mouchoirs?

DIANE. Plus tard, finissez votre histoire d'abord.

MAXIMILIEN. Elle est bien simple : Mon ami est rentré. Le lendemain, Mlle Aurore est venue le voir de bonne heure, elle a trouvé votre bague et toutes ses affaires sens dessus dessous... Scènes de jalousie, querelles, rupture.

DIANE. Alors votre ami doit être furieux contre la dame inconnue.

MAXIMILIEN. Non.

DIANE. Il n'aimait donc pas Mlle Aurore?

MAXIMILIEN. Il paraît.

DIANE. Est-ce qu'il a un autre amour ?

MAXIMILIEN. Non, il prétend qu'il ne veut plus en avoir.

DIANE. Serment de joueur.

MAXIMILIEN. Probablement... Ah ! ça, qu'est-ce que vous avez fait pour avoir perdu une bague chez lui ? Une bague ! cela ne se perd pas comme un gant. A propos de gants, il paraît même que vous avez laissé les vôtres et que vous en avez emporté une autre paire. Au fait, qu'est-ce qui s'est passé ? car je n'y comprends rien.

DIANE. Quelle imprudence !

MAXIMILIEN. Et votre mari ?

DIANE. Il n'a rien su.

MAXIMILIEN. Où est-il donc ?

DIANE. Il est à la chasse.

MAXIMILIEN. Ton taine, ton ton !

DIANE. Quel gamin vous faites !... Ah ! je plaindrais une femme qui vous prendrait au sérieux.

MAXIMILIEN. Ah ! comtesse, vous vous trompez ; croyez bien que lorsque je dis à une femme que je l'aime... Allons, comtesse, je vous quitte.

DIANE. Déjà ?

MAXIMILIEN. Voilà un déjà charmant.

DIANE. Où allez-vous donc ?

MAXIMILIEN. Je vais à l'Opéra.

DIANE. Ah !

MAXIMILIEN. Eh bien, et le ballet ! je danse ce soir, mais j'y mène Paul.

DIANE. Vous savez que c'est un don Juan, votre ami, il a inspiré de grandes passions.

MAXIMILIEN. Qui vous l'a dit?

DIANE. Je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai trouvé une lettre de femme chez lui.

MAXIMILIEN. C'est-à-dire que vous avez fouillé dans les tiroirs... Oh! les femmes!

DIANE. C'est votre faute, vous n'arriviez pas...Oh! mais il a été fort aimé... Il est donc bien séduisant.

MAXIMILIEN. C'est un charmant garçon; j'ai peut-être tort de le montrer à Delphine.

DIANE. Vous dites?

MAXIMILIEN. Rien.

DIANE. Il est avec vous?

MAXIMILIEN. Tiens, au fait, il m'attend dans la rue.

DIANE. Oh! le pauvre garçon!... où est-il!

MAXIMILIEN, *montrant par la fenêtre*. Le voilà?

DIANE. Ce monsieur qui se promène en fumant?

MAXIMILIEN. Oui.

DIANE. Comme il doit s'amuser là depuis une heure que nous causons!... Allons, allez le retrouver; mais qu'est-ce que je vais faire, moi? Si j'allais rejoindre ma belle-sœur chez Mme Darneville, cela nous réconcilierait,

MAXIMILIEN. A quoi bon?

DIANE. Et puis c'est bien ennuyeux chez Mme Darneville.

MAXIMILIEN. A propos, comtesse, une idée.

DIANE. Une bonne.

MAXIMILIEN. Oui.

DIANE. Qu'est-ce qu'elle peut venir faire dans votre cerveau?

MAXIMILIEN. Je puis aller un instant à l'Opéra et revenir.. Vous me donnerez bien une tasse de thé... Nous bavarderons.. j'ai encore tant de choses à vous dire.

DIANE. Et puis vous n'êtes plus dangereux.

MAXIMILIEN. Je l'ai donc été?

DIANE. Oh !... jamais.

MAXIMILIEN. Écoutez, je descends rejoindre Paul, nous allons à l'Opéra, je l'installe et je reviens.

DIANE. C'est cela, mais ne soyez pas longtemps.

MAXIMILIEN. Une demi-heure... Oh ! mais à propos d'idée, il m'en vient une autre.

DIANE. Ça fait deux, prenez garde !

MAXIMILIEN. Voulez-vous faire quelque chose de très-amusant et de très-original?

DIANE. Dites

MAXIMILIEN. Vous n'attendez personne?

DIANE. Personne.

MAXIMILIEN, *sonnant*. Vous permettez?

DIANE. Que faites-vous ?

MAXIMILIEN. Vous allez voir ! (*Au domestique qui paraît.*) Descendez et priez le monsieur qui m'attend à la porte de monter ici. (*Le domestique sort.*) Comprenez-vous?

DIANE. Pas encore.

MAXIMILIEN. Je vais vous présentez Paul.

DIANE. Vous êtes fou !

MAXIMILIEN. Pas le moins du monde.

DIANE. Mais je ne tiens pas du tout à connaître ce monsieur.

MAXIMILIEN. C'est un garçon charmant, il a beaucoup d'esprit, vous en serez enchantée; il vous tiendra compagnie pendant que je serai à l'Opéra... Oh! on peut le recevoir!.. D'ailleurs, qui le saura?

DIANE. Tirez-vous de là comme vous pourrez, je rentre chez moi.

MAXIMILIEN. Oh! comtesse, ne faites pas cela, il croirait à une mauvaise plaisanterie, et il est très-susceptible. D'ailleurs vous avez bien un peu envie de le connaître, avouez-le.

DIANE. Je ne dis pas, mais...

MAXIMILIEN. L'occasion est bonne... Je vous assure qu'en causant avec lui, vous oublierez que vous m'attendez... Vous le ferez parler d'Aurore et de Berthe... et puis, après tout, il vous doit une visite, puisque vous lui en avez fait une.

DIANE. Et s'il me reconnaît.

MAXIMILIEN. Je vous répète qu'il n'y a pas de danger.

DIANE. Votre parole?

MAXIMILIEN. Parole d'honneur!

UN DOMESTIQUE, *entrant*. M. Paul Aubry demande à parler à M. le vicomte.

MAXIMILIEN. Comtesse, voulez-vous bien dire qu'on fasse entrer M. Aubry?

DIANE. Faites entrer. (*Le domestique sort.*) Ah! si

Marceline était là, c'est pour le coup qu'elle gronderait? (*Elle se sauve vers sa porte.*)

MAXIMILIEN. Où allez-vous donc, comtesse?

DIANE. Je vais mettre un bonnet, je ne suis pas coiffée. (*Le domestique ouvre la porte à Paul qui entre.*)

SCÈNE IV.

PAUL, MAXIMILIEN.

PAUL. Tu m'as appelé?

MAXIMILIEN. Oui.

PAUL. Qu'est-ce que tu veux?

MAXIMILIEN. Tu es chez quelqu'un à qui je vais te présenter.

PAUL. Quel est ce quelqu'un?

MAXIMILIEN. C'est une femme.

PAUL. Qu'on nomme?

MAXIMILIEN. La comtesse de Lys.

PAUL. La comtesse de Lys.

MAXIMILIEN. Oui; tu la connais?

PAUL. Non, mais j'ai entendu parler d'elle.

MAXIMILIEN. Dans quel sens?

PAUL. Dans tous les sens.

MAXIMILIEN. Eh bien, mon cher, tu es chez elle; c'est une des admiratrices de ton talent, et comme en causant avec moi, elle a appris que je te connaissais, comme elle voulait te connaître et que tu étais en bas, je t'ai appelé pensant que c'était une occasion de vous être agréable à tous les deux,

d'autant plus qu'il faut que je retourne auprès de Delphine.

PAUL. Je m'en retourne avec toi, je ne suis pas en toilette.

MAXIMILIEN. C'est une femme qui s'inquiète peu de ces choses-là. D'ailleurs je ne me gêne pas avec elle.

PAUL. Tu es bien dans la maison?

MAXIMILIEN. Très-bien!

PAUL. Tout à fait bien?

MAXIMILIEN. Pas tant que ça.

PAUL. C'est peut-être la personne qui est venue chez moi!

MAXIMILIEN. Mme de Lys?

PAUL. Oui.

MAXIMILIEN. Elle n'aurait pas eu besoin de venir chez toi puisque je puis venir chez elle.

PAUL, *avec un air de doute.* C'est juste.

MAXIMILIEN. Tu crois donc que je ne connais qu'une femme dans le monde?... Non, l'autre est partie. Oh! j'ai bien souffert, dans le premier moment!... celle-ci est une de ses amies... et si tu veux faire ta cour à la comtesse, que ce ne soit pas moi qui t'en empêche.

PAUL. Pourquoi diable veux-tu que je fasse la cour à une femme que je n'ai jamais vue? pourquoi ne la lui fais-tu pas, toi?

MAXIMILIEN. J'ai essayé; mais il y a trop longtemps que nous nous connaissons. Mon amour a fait comme la poudre éventée, il n'a pas pris; toi, c'est

autre chose, c'est l'inconnu et l'inconnu a toujours du charme... Tiens, la voici ; comment la trouves-tu ?

PAUL. Charmante !

SCÈNE V.

LES MÊMES, DIANE.

MAXIMILIEN. Ma chère comtesse, voulez-vous me permettre de vous présenter M. Paul Aubry, un de mes bons amis ?

PAUL. Et voulez-vous bien m'excuser, madame la comtesse, de me laisser présenter ainsi.

DIANE. Vous êtes excusé d'avance, Monsieur ; M. de Ternon m'avait prévenue... Et vous, mon cher vicomte, je vois que vous regardez l'heure, je ne veux pas vous faire souffrir plus longtemps, vous avez votre liberté, seulement ne vous faites pas attendre.

MAXIMILIEN. Comtesse, vous êtes adorable ; dans une demi-heure, je suis de retour. (*Il se penche vers elle en lui baisant la main.*) Eh bien ! que pensez-vous de notre peintre ?

DIANE. Rien encore... attendez donc que nous ayons causé.

MAXIMILIEN. Prenez garde à vous !

DIANE. Comment ?

MAXIMILIEN. C'est un garçon dangereux.

DIANE Vraiment !

MAXIMILIEN. Prenez garde à vous ; c'est tout ce que je vous dis.

DIANE. Nous verrons bien, revenez vite.

MAXIMILIEN. Vous avez une demi-heure pour le rendre amoureux.

DIANE. Une demi-heure ? c'est beaucoup. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DIANE, PAUL.

DIANE. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que le vicomte devient impossible ?

PAUL. Comment cela, Madame ?

DIANE. Vous êtes son ami ?

PAUL. Autant qu'un homme qui travaille peut être l'ami d'un homme qui n'a rien à faire... Je l'aime beaucoup, mais nous nous voyons rarement... Du reste, il voyage presque toujours.

DIANE. Eh bien ! chaque fois que vous le verrez, faites-lui donc de la morale... Comprenez-vous qu'il soit amoureux d'une danseuse ?

PAUL. Je comprends tous les amours.

DIANE. C'est le droit de l'artiste, mais non... (*Elle s'arrête.*)

PAUL. Mais... non de l'homme du monde. Voilà ce que vous vouliez dire, Madame.

DIANE. Non pas.

PAUL. Pourquoi vous en défendre ?... Je sais qu'on fait une grande différence entre les hommes du monde et les artistes.

DIANE. Et vous ne vous en plaignez pas.

PAUL. Est-ce bien là votre opinion, Madame ?

DIANE. Oui, et celle de tous les gens sensés. Cette carrière des arts où l'homme représente forcément sa valeur personnelle, où il doit tout à lui-même, où il n'est rien s'il ne fait rien; où, s'il a du génie, il anoblit la famille obscure dont il sort, la femme à laquelle il donne son nom; cette vie de travail, d'étude, de lutte, de triomphe... tout cela a un côté poétique, attractif, saisissant pour tout esprit un peu enthousiaste, et pour une imagination curieuse comme est la mienne. Pour moi, non-seulement j'admire les grands artistes... mais il y a des moments où j'envie leur existence.

PAUL. Cette existence vous apparaît, Madame, sous les teintes caressantes et dorées des horizons lointains comme ces forêts épaisses qui bornent les perspectives sous un beau soleil d'été; elles semblent unies comme le velours, souples comme la mousse, et ceux qui, pendant ce temps-là, sont forcés de les parcourir, s'y déchirent les mains, les pieds et le visage, sans jouir un seul instant du spectacle qu'elles offrent à distance. Notre vie d'artiste a bien des déboires, bien des tristesses ! Que de difficultés, que de luttes, que d'heures de découragement ! Oh ! croyez-moi, Madame, pour vous, jeune et belle, la vraie vie, c'est la vôtre.

DIANE. Effet de perspective aussi. Vos chagrins ne sont pas comparables aux nôtres, car vous avez une compensation éternelle, la liberté !

PAUL. Et vous Madame, êtes-vous donc si esclave?

DIANE Peut-être!

PAUL. Ce n'est pas ce qu'on dit.

DIANE. On vous a donc parlé de moi?

PAUL. Oh! souvent, Madame.

DIANE. Alors nous sommes de vieilles connaissances, car on m'a parlé de vous aussi.

PAUL. Et je vois qu'on ne vous a dit que du bien de moi, Madame, puisque vous avez permis que je vous fusse présenté.

DIANE. Qui sait!... Une femme est quelquefois plus désireuse de connaître un homme dont on dit du mal, qu'un homme dont on dit du bien. En général les hommes dont on médit sont des hommes de mérite... mais cependant on ne m'a dit aucun mal de vous, Monsieur; au contraire, j'ai appris des choses à votre éloge.

PAUL. Puis-je vous demander lesquelles, Madame?

DIANE. C'est peut-être un peu embarrassant à répéter.

PAUL. Cela me fait désirer un peu plus de le savoir.

DIANE. Eh bien! on disait que vous aviez été fort aimé...

PAUL. Aimé!... et de qui, mon Dieu?

DIANE. D'une dame qu'on m'a nommée, mais dont je ne veux dire que le nom de baptême qui est Berthe.

PAUL. Berthe ! pauvre femme !

DIANE. Vous la plaignez !

PAUL. Oui, Madame.

DIANE. Vous ne l'aimez donc plus ?

PAUL. Dieu sait où elle est !

DIANE. Vous l'avez abandonnée ?... Pourquoi ? Je dois vous paraître bien curieuse, mais quoi de plus intéressant que cet éternel roman du cœur !

PAUL. Eh bien ! Madame, je serai franc avec vous, puisque le hasard vous a fait connaître cet incident de ma vie... J'ai rompu avec Berthe parce qu'elle m'aimait trop.

DIANE. Vous m'intriguez beaucoup

PAUL. C'est bien simple, Madame !... A un artiste il faut des amours un peu exceptionnels. Les femmes qui nous aiment ne savent pas nous aimer... L'amour est plus qu'une passion dans certains cas, c'est une science. Aimer selon la nature de la personne qu'on aime est chose difficile. Cette femme ne m'avait pas compris, elle m'aimait comme elle eût aimé un homme qui n'aurait rien eu à faire que d'aimer... Perpétuellement défiante, elle était perpétuellement triste. Elle ne comprenait pas qu'il y a des moments où, si amoureux, si aimé que soit l'artiste, il a besoin d'être seul avec sa pensée, maîtresse bien autrement jalouse qne celles de ce monde, et qui s'en va impitoyablement quand on ne la reçoit pas tout de suite. Si j'arrivais chez cette femme un quart d'heure plus tard que l'heure fixée, je la trouvais en larmes, elle essuyait ses yeux à la hâte et ne me

faisait aucun reproche ; mais ses yeux étaient rouges et dans sa gaieté apparente perçait l'inquiétude ou le soupçon. Cette vie devint d'abord une fatigue, puis un ennui, puis une torture. Je ne travaillais plus. J'essayai de rompre tout doucement et de la détacher de moi en l'éloignant un peu. Je la fis partir pour la campagne ; elle m'écrivait lettres sur lettres. Je fis quelques tentatives, car je la plaignais au fond, mais l'égoïsme l'emporta ; j'étais trop malheureux. Elle m'écrivit une dernière fois pour m'offrir de quitter la France ; nous eûmes une dernière entrevue, et je la laissai partir, en pleurant, non pas elle, mais le bonheur à côté duquel nous passions tous les deux.

DIANE. C'est que vous ne l'aimiez plus.

PAUL. Peut-être.

DIANE. L'amour ne raisonne pas si bien. Demandez à Raphaël, votre aïeul en art, s'il aurait laissé partir la Fornarine.

PAUL. Avouez, Madame, que puisqu'il est mort de ce qu'elle est restée, il aurait aussi bien fait de la laisser partir.

DIANE. Vous avez réponse à tout.. mais on ne m'a pas dit que cela sur votre compte... Je vous connais d'autres affections, et celles-là ne mourront pas...

PAUL. Lesquelles ?

DIANE. Vous aimez votre famille.

PAUL. Hélas ! Madame, ma famille se compose de ma mère, et, en effet, j'ai de l'adoration pour elle.

DIANE. C'est ce qu'on m'a dit.

PAUL. Maximilien, sans doute?

DIANE, *avec intention*. Oui... Maximilien...

PAUL. Je lui ai cependant rarement parlé de ma mère.

DIANE. Mais peu importe que ce soit lui ou un autre !... Vous travaillez pour moi?

PAUL. Pour vous, madame?

DIANE. Oui, le pendant de ce tableau que vous faites en ce moment, est pour moi; j'ai fait savoir au marchand que je le voulais.

PAUL, *se levant*. Ah! c'est vous qui avez fait acheter ce tableau? Pardon, madame, ce n'est pas Maximilien qui vous a parlé de ma mère.

DIANE. Pourquoi revenir sur ce sujet? Non, ce n'est pas lui.

PAUL. Et vous ne pouvez me dire qui vous en a parlé?

DIANE. Je n'en sais rien.

PAUL. Voulez-vous que je vous l'apprenne, moi?

DIANE. Cela m'étonnerait; comment l'auriez-vous su?

PAUL. Je ne le sais pas encore, mais je vais le savoir.

DIANE. Et comment cela?

PAUL. Je suis un peu sorcier, madame.

DIANE. Vraiment?

PAUL. Oui, et je vais vous dire comment, Madame. J'ai un ami qui a appliqué aux mains le système que Gall a trouvé pour la tête. En touchant la main d'une personne, il lui dit tout son caractère, il surprend

parfois sa pensée. J'ai étudié avec lui et suis devenu d'une certaine force sur cette science. Voulez-vous me donner votre main, Madame, peut-être vais-je vous dire des choses qui vont fort vous étonner.

DIANE. La voici.

PAUL, *lui rendant sa main.* Il m'a suffi de la voir un instant... Je sais tout ce que je voulais savoir.

DIANE Oh! mais c'est merveilleux! voyons, je vous écoute?

PAUL. Vous permettez que je dise la vérité.

DIANE. Dites!

PAUL. Eh bien! Madame, vous êtes femme jusqu'au bout des ongles; c'est l'expression juste, je crois, c'est-à-dire que vous avez autant que possible le défaut qui a perdu la première femme : la curiosité.

DIANE. Je vous l'ai avoué, vous n'avez donc pas grand mérite à le découvrir.

PAUL. Mais il est certains résultats de ce défaut dont vous ne m'avez pas fait confidence et que je surprends peut-être malgré moi. Or, un de ces résultats, c'est que, sans le vouloir, j'en suis convaincu, vous pouvez faire beaucoup de peine à des gens qui n'ont fait autre chose que de rendre service à votre cœur.

DIANE. Je ne comprends pas du tout, Monsieur.

PAUL. Alors vous me permettrez de vous raconter une histoire, Madame, et vous comprendrez peut-être.

DIANE. Parlez, monsieur, je vous écoute.

PAUL. Il y a huit jours, un de mes amis avait avec une femme, un rendez-vous, qui, à ce qu'il paraît, ne pouvait avoir lieu ni chez lui ni chez elle... vous permettez que je continue, madame?

DIANE. Continuez.

PAUL. Cet ami est venu emprunter à un peintre son appartement et, tout en sachant que c'était pour y recevoir une femme, ce peintre s'est conduit, je crois, comme il le devait faire. Il n'a tenté en aucune façon de connaître cette femme et cela lui était pourtant bien facile.

DIANE. Il a fait là son devoir de galant homme.

PAUL. Mais cette femme n'a peut-être pas été aussi discrète, de sorte qu'en attendant son amant...

DIANE. Son amant!

PAUL. Son amant, oui, Madame, mon ami était bien certainement l'amant de cette femme, sans quoi elle l'eût reçu ouvertement chez elle.

DIANE. Vous êtes bien sévère pour les femmes, Monsieur; il se peut que la personne dont vous parlez soit venue voir chez ce peintre un ami... souvent les apparences sont trompeuses...

PAUL. Soit, Madame, mais peu importe; toujours est-il que cette personne y est venue, et qu'en attendant mon ami, son ami, comme voudrez, n'imitant en aucune façon la discrétion de son hôte, elle a fouillé dans ses tiroirs que, sans défiance, il avait laissés ouverts. Elle y a trouvé, sans aucun doute, ce qu'on peut toujours trouver chez un garçon, des lettres de femme, des papiers de toute sorte; cela

dut beaucoup amuser cette dame, et bref, il résulta de ses recherches que celui qui la recevait avait peut-être beoin d'argent pour l'envoyer à sa mère, et qu'en payement de son hospitalité, il y aurait charité à lui acheter un tableau.

DIANE. Monsieur !

PAUL. Voyez, Madame, comme vous vous intéressez à ce récit... mais permettez-moi de le terminer. Jusque-là tout va bien. Le jeune homme vendit son tableau, envoya la moitié de l'argent à sa mère, et se mit gaîment au second tableau que la même personne lui faisait commander. Malheureusement la curiosité n'a pas de bornes, et la dame, après avoir fouillé dans les tiroirs de l'inconnu, désira le connaître et se le fit présenter par son... par son ami.

DIANE. Et alors qu'arriva-t-il?

PAUL. Il arriva, Madame, que le peintre reconnut cette dame, et que, peut-être un peu trop susceptible, sa dignité se blessa d'une curiosité qui avait fini par une aumône, s'en blessa d'autant plus, qu'au premier aspect, cette femme l'avait frappé comme un type rare de beauté noble, d'âme fière, de sentiments élevés ; alors il comprit que sa place n'était pas où il était, et il prit congé de cette dame en lui demandant pardon de s'être laissé présenter chez elle.

DIANE. Attendez, Monsieur, il y a là-dessous une trahison, je dirai presque une infamie dont, je l'espère, vous me donnerez le mot. Veuillez donc me permettre de vous faire une question sur la fin de

cette histoire, et, pour vous mettre à votre aise, je vais ôter les masques aux personnages que vous avez mis en scène. Celui que vous appelez l'amant de cette femme se nomme Maximilien de Ternon ; le peintre, c'est vous ; la femme, c'est moi. Vous le voyez, Monsieur, je suis décidée à avoir une explication franche et loyale avec vous. M. de Ternon m'avait donné sa parole d'honneur qu'il ne vous dirait jamais le nom de la femme qu'il avait vue chez vous.

PAUL. Maximilien a tenu sa parole, Madame, il n'a pas dit votre nom.

DIANE. Alors, Monsieur, comment le savez-vous?

PAUL. Veuillez regarder à votre main, Madame.

DIANE. A ma main?

PAUL. Vous portez la bague que vous avez oubliée chez moi, que j'ai retrouvée, que Maximilien vous a rendue, et qui vient de me dire qui vous êtes.

DIANE. C'est vrai, maladroite ! alors c'est le hasard qui a tout fait. Soit, j'aime mieux cela que d'avoir à accuser un ami. Maintenant, Monsieur, répondez-moi franchement. Avant d'entrer chez moi, me connaissiez-vous ?

PAUL. De nom seulement.

DIANE. On vous avait parlé de moi, vous me l'avez dit tout à l'heure.

PAUL. C'est vrai !

DIANE. Que vous avait-on dit?

PAUL. Bien des choses, Madame.

DIANE. Eh bien ! Monsieur, ces choses, il ne faut

plus qu'on les dise, et puisque nous sommes sur ce chapitre-là, j'exige que vous écoutiez ma justification.

PAUL. Je n'y ai aucun droit.

DIANE. Soit, Monsieur, mais c'est mon désir... M. de Ternon...

PAUL. On vient de sonner, Madame... c'est lui sans doute.

DIANE. Qui voulez-vous donc que ce soit à pareille heure? Je suis enchantée qu'il arrive en ce moment, l'explication aura lieu devant lui. (*Elle ouvre la porte.*) Arrivez, vicomte, arrivez. (*Refermant la porte.*) Le duc! (*A Paul.*) Monsieur, je vous en prie, veuillez entrer un instant dans cette chambre. (*Avec rage.*) Mon Dieu!.. Mon Dieu!

SCÈNE VII.

LE DUC, DIANE.

DIANE. Comment, monsieur le duc, c'est vous?

LE DUC. Oui, comtesse.

DIANE. Tout le monde m'insultera donc ce soir!.. que se passe-t-il, monsieur le duc, que je vous voie arriver à pareille heure chez moi ?

LE DUC. Ne m'aviez-vous pas chargé d'une commission, ne m'aviez-vous pas permis de vous apporter la réponse ?

DIANE. A une heure du matin?

LE DUC. J'ai vu de la lumière à vos fenêtres.

DIANE. Est-ce une raison ?

LE DUC. Vos gens m'ont même dit que vous n'étiez pas seule, j'ai cru que vous receviez.

DIANE. Vous vous êtes trompé, monsieur le duc .. Il n'y a que les malheurs et les amants qui aient le droit d'ouvrir la porte d'une femme à une heure du matin.. vous n'êtes heureusement ni l'un ni l'autre.

LE DUC. Comtesse, je ne croyais pas. .

DIANE. Rentrez chez vous, duc, réfléchissez et, quand vous viendrez me faire vos excuses demain, je ne me rappellerai que vos visites d'autrefois. Allez, duc, allez. (*Le duc parti, Diane se laisse tomber sur un fauteuil, et pleure en cachant son visage dans ses mains.*)

SCÈNE VIII.

PAUL, DIANE.

PAUL, *entrant*. Adieu, Madame.

DIANE, *se levant et essuyant ses yeux*. Adieu, Monsieur.

PAUL. Vous pleurez, Madame

DIANE. Comment vous convaincrai-je maintenant? Je vous jure pourtant que le duc n'a aucun droit d'agir comme il l'a fait. — Je vous le jure!

PAUL. A quoi bon ce serment, Madame, n'êtes-vous pas libre de toutes vos actions? Le hasard me fait être seul chez vous à une heure du matin; vous ne voulez pas qu'on m'y voie et vous me priez d'attendre dans une autre chambre que vous ayez congédié un importun, quoi de plus naturel?

DIANE. Mais que pensez-vous de moi après une pareille scène?

PAUL. Ce que j'en pensais il y a dix minutes.

DIANE. Oh! vous êtes cruel, Monsieur.

PAUL. Vous vous méprenez au sens de mes paroles, Madame. Quelques choses que je visse ou entendisse, mon opinion est arrêtée sur vous depuis que je vous ai vue. J'ai eu l'occasion de vous rendre un service, vous avez voulu le reconnaître, rien de plus simple. Là où ma susceptibilité voyait une aumône, mon cœur ne voit plus qu'une bonne action. Je vous en remercie, Madame, et vous demande pardon de ce que je vous ai dit tout à l'heure.

DIANE. Quel langage!

PAUL. C'est le seul que je doive tenir avec vous, madame la comtesse, les larmes que vous répandez en ce moment sont le démenti le plus formel à ce que l'on peut dire de vous. Non, Madame, non, rien de tout cela n'est vrai, vous n'avez pas besoin de me le dire. Je ne veux pas que cela soit. Laissons les sots croire et les méchants répéter ces calomnies, et nous, gens de cœur, faits pour nous entendre, regardons-les de haut et laissons-les passer.

DIANE. Oh! c'est bien, Monsieur.

PAUL. Je vous ai comprise en un instant, Madame, j'ai compris que votre âme inoccupée laisse tout faire à votre esprit, et l'esprit est souvent un mauvais conseiller pour une femme jeune et belle. En voulez vous la preuve? Je vous connais depuis une

heure à peine et ce peu de temps à suffi pour me donner presque des droits sur vous. Regardez en face la situation où nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre et ce que j'en pourrais faire si j'étais un malhonnête homme, ou seulement un homme mal élevé. Vous êtes venue chez moi pour vous y trouver avec un de mes amis. Vous avez consenti à me recevoir et me voilà ici à une heure du matin. Je suis seul avec vous, vous m'avez fait cacher dans votre chambre et vous pleurez de l'insulte que vous a faite un homme dont la fatuité a pris au sérieux quelques coquetteries banales. Tandis qu'il vient, celui que nous attendons ne vient pas et le moins impertinent est encore celui qui est venu. Vous me demandiez tout à l'heure ce que Maximilien m'avait dit de vous, Madame ; ici même, cinq minutes avant de me présenter, il me disait : « Mon cher, » fais-donc la cour à la comtesse. » Il ne vient pas! Pourquoi ? Pour me fournir l'occasion après m'avoir donné le conseil, ou parce qu'il est auprès d'une danseuse qu'il ne songe pas à vous sacrifier, à vous, comtesse de Lys. Voilà ce que je pourrais me dire, car voilà la réalité.

DIANE. Oui.

PAUL. Et après ce qui s'est passé je ne mentirais pas si demain je disais au duc : Vous êtes venu cette nuit chez la comtesse de Lys, j'étais caché dans sa chambre, j'ai tout entendu. Ce serait de mauvais goût, je le sais, mais cela serait. Quoique vous puissiez dire, on vous répondrait qu'un homme caché la

nuit dans la chambre d'une femme a bien des droits sur cette femme. Je vous aurais compromise, les bruits passés feraient un chemin facile aux bruits nouveaux, et cependant, nous ne sommes rien l'un à l'autre, je vous donne la main comme à un homme, et je vous appelle madame, comme s'il y avait cent personnes autour de nous. Qu'est-ce que cela prouve? Que vous avez fait dans votre vie je ne sais combien d'imprudences du même genre qui semblaient ne devoir pas amener de conséquences et qui en ont eu... est-ce vrai?

DIANE. Oui, c'est vrai. Que c'est bien à vous de me parler ainsi. Voyez, je ne pleure plus, mais je vous dirai tout. Il y a des minutes qui créent des amitiés de vingt ans. Vous serez mon ami, Monsieur, je le veux.

PAUL. Oui, Madame, mais il faut vous arrêter dans cette route, puisqu'il en est temps encore. Faites que votre dignité vous précède et vous protège sans que vous ayez besoin de l'appeler à votre aide, comme vous avez fait tout à l'heure. C'est étrange, n'est-ce pas qu'un homme de mon âge vous donne un semblable conseil? mais je serais le plus malheureux des hommes maintenant, si je ne vous regardais pas comme la plus pure des femmes.

DIANE. Merci! Cette soirée sera une leçon pour moi; puis, je tiens à votre estime, car vous êtes un grand esprit et une âme généreuse. Vous m'aiderez, n'est-ce pas? Je suis faible, que voulez-vous, personne ne m'aime et rien ne me protège. Vous

viendrez me voir souvent. Je vous dirai toutes mes actions. Je ne ferai que ce que vous aurez permis. Est-ce cela? Il y a déjà une bonne chose en moi. J'aime mon père. Je l'aime comme vous aimez votre mère... s'il était près de moi, je n'aurais pas besoin d'un autre appui. Quand je ne serai pas sage, vous me menacerez de le lui dire, et vous verrez comme je redeviendrai docile. C'est convenu, n'est-ce pas?

PAUL. Tout ce que vous voudrez.

DIANE. Oh! je vous en prie, prenez de l'empire sur moi, ordonnez, grondez, punissez s'il le faut. Je suis de ces femmes qui ont besoin d'être dominées; ma force est dans les autres.

PAUL. Vous oubliez, Madame, qu'une femme de votre âge et de votre nature ne se laisse dominer que par un seul homme.

DIANE. Par lequel?

PAUL. Par celui qu'elle aime.

DIANE. Ou par l'ami qu'elle estime; ne voulez-vous pas être cet ami?

PAUL. Éternellement!... Adieu, Madame.

DIANE. Pourquoi adieu?

PAUL. Il est tard pour moi comme pour le duc.

DIANE. Mais vous reviendrez, n'est-ce pas?

PAUL. Quand vous me le permettrez.

DIANE. Le plus tôt qu'il vous sera possible. Demain.

PAUL. Demain. Adieu, madame la comtesse.

DIANE. Adieu, Monsieur. Pensez à moi; travaillez

pour moi, veux-je dire. (*Il lui baise la main et sort.*)

SCÈNE IX.

DIANE, *seule.*

Ah ! voilà un noble cœur !

ACTE III.

(Un salon chez la comtesse.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE, *seule, arrangeant les fleurs de sa coiffure devant sa glace.*

Ce domestique ne revient pas. (*Le domestique paraît.*) Ah ! le voici... Eh bien !

LE DOMESTIQUE. Voici la réponse, madame la comtesse.

DIANE. Bien, et ces autres papiers ?

LE DOMESTIQUE. Ce sont des cartes de visite.

DIANE Le vicomte de Ternon avec ces mots au crayon : dixième fois. La carte du duc. (*Au domestique.*) Qu'avez-vous répondu à ces messieurs.

LE DOMESTIQUE. Que Mme la comtesse resterait chez elle ce soir jusqu'à onze heures.

DIANE. Ont-ils dit qu'ils viendraient ?

LE DOMESTIQUE. Oui, Madame.

DIANE. C'est bien, allez. (*Il sort. Diane ouvre la lettre et lit.*) « N'insistez pas, je vous en prie ; vous » refuser quelque chose m'est trop pénible, mais » vous savez, je vous l'ai dit, que je ne veux pas » affronter le monde qui vous entoure, j'ai trop peur » que ce monde ne surprenne mon secret et ne vous » en fasse un crime. Je tiens à votre réputation » plus qu'à ma vie. Il me semble que je ne serais » pas assez maître de moi, et qu'un seul de mes » regards vous perdrait. Gardez-moi la solitude et » le mystère, et soyez belle et joyeuse au milieu de » ceux que vous recevrez. Ce soir, à onze heures, » je passerai sous vos fenêtres ; si le signal s'y » trouve, c'est que je pourrai monter un instant » vous dire combien je suis heureux depuis trois » semaines ; sinon, à demain. Pensez un peu à moi » qui passe ma soirée à travailler en pensant à » à vous. » (*Elle cache la lettre dans son sein.*) Il n'y a rien à répondre, il a peut-être raison.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Mme Delaunay.

SCÈNE II.

MARCELINE, DIANE.

DIANE. Ah ! c'est toi, chère Marceline. Déjà en toilette ? Tu vas donc aussi chez la princesse de Cadignan ?

MARCELINE. Oui, et comme tu as fait dire que tu restais chez toi jusqu'à onze heures, je viens avant

tout le monde. Nous aurons quelques instants pour causer à notre aise.

DIANE. Qu'as-tu à me dire?

MARCELINE. J'ai à te parler de choses graves.

DIANE. Vraiment!

MARCELINE. Oui.

DIANE. Tant pis.

MARCELINE. Pourquoi?

DIANE. Parce que je suis en belle humeur et que j'ai peur de ta gravité.

MARCELINE. Tu es donc heureuse?

DIANE. Très-heureuse!

MARCELINE. Et tu m'aimes toujours.

DIANE. Le bonheur a cela de bon qu'il fait aimer davantage encore, ceux que l'on aimait avant d'être heureux.

MARCELINE. Et tu crois bien aussi que moi je t'aime?

DIANE. Je n'en ai jamais douté.

MARCELINE. Et la preuve, c'est que je t'ai pardonné ce que tu m'as fait faire dernièrement et que je suis revenue chez toi, parce que mon amitié peut t'être utile, aussi je viens te donner un conseil.

DIANE. Lequel?

MARCELINE. Celui de partir pour la campagne et de rejoindre ton mari.

DIANE. Avoue que voilà un drôle de conseil.

MARCELINE. Ne t'a-t-il pas écrit pour t'en prier?

DIANE. N'as-tu pas trouvé tout naturel que je restasse?

MARCELINE. Mais alors je ne savais pas...

DIANE. Quoi?

MARCELINE. Ce qu'on m'a dit depuis.

DIANE. Et que t'a-t-on dit?

MARCELINE. Connais-tu M. Paul Aubry?

DIANE. Nous sommes allées chez lui ensemble.

MARCELINE. A cette époque tu ne le connaissais pas plus que moi, pas plus que je ne le connais aujourd'hui... Depuis ce temps là est-il vrai que vous vous soyez rencontrés?

DIANE. Pourquoi cette question?

MARCELINE. Réponds toujours.

DIANE Oui, c'est vrai.

MARCELINE. Il y a longtemps?

DIANE. Il y a trois semaines.

MARCELINE. Tu ne me l'avais pas dit.

DIANE. C'était du temps que nous étions brouillées, et je n'y ai pas pensé depuis.

MARCELINE Est-ce bien vrai?

DIANE. Sais-tu que c'est un véritable interrogatoire que tu me fais subir là. Prends garde, tu vas ressembler à ma belle sœur.

MARCELINE. Est-ce que mon amitié n'a pas le droit de t'interroger un peu?

DIANE. C'est selon.

MARCELINE. Mais elle a le droit de t'avertir.

DIANE. De quoi?

MARCELINE. D'un danger : tu te compromets.

DIANE. Tu es folle.

MARCELINE. Alors il faut t'apprendre toute la vérité, sais-tu ce qu'on dit?

DIANE. Non.

MARCELINE. De quoi accuse-t-on une femme jeune, belle, riche comme toi, qui tout à coup s'isole et disparaît.

DIANE. On l'accuse d'un chagrin profond.

MARCELINE. Ou d'un bonheur trop grand. Notre monde pardonne un chagrin, il ne pardonne pas un bonheur.

DIANE. Écoute, ma chère Marceline, nous sommes l'une et l'autre dans des conditions toutes différentes, le seul point par où nous nous touchons, c'est notre amitié. Que cette amitié ne soit pas trop sévère de ta part, qu'elle soit confiante de la mienne, c'est tout ce qu'il nous faut ; tu as été mariée à l'homme de ton choix, tu l'aimes, tu es aimée de lui, le bonheur fleurit dans ta maison, tu le cueilles sans efforts, en souriant, entre un baiser de ton époux et une caresse de ton enfant, tant mieux pour toi. Ce bonheur-là je voudrais le connaître, et si je l'ignore, ce n'est pas faute de l'avoir cherché.

MARCELINE. C'est vrai, tu as peut-être le droit de te plaindre, mais de te plaindre à toi seule, et ton droit s'arrête là. Autour de toi il y a le monde, le monde auquel tu appartiens, le monde qui commence à dire de toi le mot terrible qui, une fois tombé sur la vie des femmes comme nous, fait sa place et creuse sa plaie.

DIANE. Et ce mot c'est ?

MARCELINE. C'est : « Elle a un amant ! »

DIANE. Eh bien ! le monde est bien bon pour moi,

de ne m'en donner qu'un, lui qui autrefois m'en donnait, combien? deux, trois, que sais-je? tous les gens dont je m'entourais.

MARCELINE. Mais alors le monde mentait et le savait bien; en prenant ta place dans la société, tu y as causé ce bouillonnement, que ta beauté, ta jeunesse, ta fortune, ton nom, ton caractère, ton originalité devaient nécessairement produire. Tu as excité les jalousies, éveillé les amours-propres, suscité les médisances; mais toutes ces mauvaises passions se sont écoulées dans des suppositions sans fondement certain, sans bases réelles. Tu ne faisais pas de mal, il n'y avait pas de mal à dire; on s'est tu, mais avec l'espérance secrète d'une revanche. Cette revanche tu l'offres, et aujourd'hui, le monde épèle un nom, c'est celui de M. Paul Aubry. J'en ai entendu parler, je m'en alarme et je te préviens. Tu as une ennemie acharnée, ta belle-sœur, elle te sourit, prends garde.

DIANE. Le monde reconnaîtra encore une fois qu'il se trompe et tout sera dit.

MARCELINE. On t'a rencontrée avec M Paul Aubry.

DIANE. C'est possible, on m'a rencontrée avec bien d'autres gens.

MARCELINE. On l'a vu entrer chez toi.

DIANE. Comme tant d'autres.

MARCELINE. Oui! mais à ces autres, ta porte reste fermée.

DIANE. Non, puisque je reçois ce soir et que je vais au bal.

MARCELINE. Parce que toi-même as compris qu'il fallait faire une concession. Enfin M. Paul Aubry n'est pas du même monde que toi, c'est un artiste. on ne le voit pas et l'on sait que tu le reçois. On se demande comment tu l'as connu ; Dieu me garde de t'accuser, je t'avertis, voilà tout. Tu es heureuse, dis-tu; si jamais tu es malheureuse, tu sais où tu as une amie. (*Elle l'embrasse.*) En attendant, je t'en préviens, je veille sur toi.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. le vicomte de Ternon.

MARCELINE. Défie-toi de cet ami-là.

DIANE. Il n'est pas méchant.

MARCELINE. Non, mais il est inconséquent et bavard, c'est pis peut-être.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAXIMILIEN.

MAXIMILIEN. Enfin, comtesse, on vous voit donc. (*A Marceline.*) Bonsoir, Madame, je suis sûr que vous étiez en train de gronder la comtesse de se cacher ainsi de ses amis, et vous aviez raison. (*A la comtesse.*) Comment allez-vous ?

DIANE. Mieux.

MAXIMILIEN. Vous avez donc été réellement malade?

DIANE. Oui.

MAXIMILIEN. Ah !

DIANE. Vous n'en paraissez pas bien convaincu ?

MAXIMILIEN. Je ne vous ai jamais vue si rose et si belle. Vous savez que je suis venu dix fois.

DIANE. Votre carte me l'a dit, mais c'est beaucoup.

MAXIMILIEN. C'est la vérité. Le verrons-nous ce soir?

DIANE. Qui?

MAXIMILIEN. Mon ami Paul.

DIANE. M. Paul Aubry.

MAXIMILIEN. Oui.

DIANE. Je ne crois pas.

MAXIMILIEN. Vous savez qu'il fait comme vous.

DIANE. Comment?

MAXIMILIEN. Il ne reçoit plus, j'ai été trois ou quatre fois pour le voir, il était toujours sorti, c'est de l'ingratitude, car enfin c'est moi qui vous l'ai présenté, et il devrait être assez heureux pour m'en remercier.

DIANE. Heureux!

MAXIMILIEN. De la discrétion! De la défiance même! Bon! bon! bon! c'est tout naturel et je ne vous en veux pas, moi.

MARCELINE, *à Diane, bas*. Tu vois.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Mme et Mlle de Lussieu, M. le vicomte de Boursac.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mme ET Mlle DE LUSSIEU, M. DE BOURSAC.

DIANE, *allant au devant de Mme de Lussieu*. Que c'est

aimable à vous, chère madame, de venir me voir.

Mme DE LUSSIEU. Voilà trois mercredis que vous ne recevez pas ; on m'a dit que vous restiez chez vous ce soir. Vous allez bien ?

DIANE. Très-bien ! (*Elle la conduit vers un canapé.*) (*A Juliette.*) Et vous, chère enfant, vous voilà donc sortie du couvent.

JULIETTE. Oui, Madame.

DIANE. Et vous allez au bal ce soir ?

JULIETTE. Chez la princesse de Cadignan.

DIANE. Vous aimez le bal ?

JULIETTE. Beaucoup.

DIANE. Très-bien, nous vous présenterons nos meilleurs danseurs.

M. DE BOURSAC, *à Diane.* Bonsoir, comtesse.

DIANE. Et votre sœur ?

M. DE BOURSAC. Elle est un peu souffrante.

DIANE. J'irai la voir demain.

M. DE BOURSAC. Vous lui ferez bien plaisir. (*A Maximilien.*) Ah ! vous voilà, mauvais sujet ! Qu'est-ce que vous me direz de neuf ?

MAXIMILIEN. C'est à vous à nous apprendre quelque chose.

M. DE BOURSAC. Quoi donc ?

MAXIMILIEN. Ce qu'on m'a dit aujourd'hui même, que vous alliez vous remarier. Est-ce vrai ?

M. DE BOURSAC. Oui.

MAXIMILIEN. Quand on pense qu'il y a des gens assez méchants pour se remarier.

M. DE BOURSAC. Ma femme est si jeune.

MAXIMILIEN. Elle est encore plus méchante que vous alors, c'est une excuse.

MADAME DE LUSSIEU, *à Diane*. Venez vous asseoir un peu ici, chère enfant. (*Diane s'assied.*) Vous allez ce soir chez la princesse?

DIANE. Oui.

Mme DE LUSSIEU. Vous faites bien.

DIANE. Pourquoi?

Mme DE LUSSIEU. Parce qu'on sait que vous avez été malade et qu'on sera bien aise de vous voir rétablie... Êtes-vous sortie aujourd'hui?

DIANE. Oui.

Mme DE LUSSIEU. Dans votre voiture?

DIANE. Oui.

Mme DE LUSSIEU. Avec votre attelage blanc ?

DIANE. C'est celui que je préfère.

Mme DE LUSSIEU. Prenez-en un autre.

DIANE. Pourquoi ?

Mme DE LUSSIEU. Parce que le blanc est trop voyant... Supposons que vous alliez faire faire votre portrait... Eh bien, si l'on remarque votre voiture à la porte d'un peintre connu, tout le monde saura que vous ménagez une surprise à votre mari, c'est inutile.

DIANE. C'est juste, merci ! (*Elle s'éloigne de Mme de Lussieu.*)

MARCELINE. Que te disait donc Mme de Lussieu?

DIANE. Rien.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. M. le duc de Riva, Mme la marquise de Neray.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme LA MARQUISE DE NERAY, M. LE DUC DE RIVA.

DIANE. Bonsoir, duc.

LA MARQUISE. Bonsoir, chère comtesse, ne vous dérangez pas, je prends une tasse de thé.

LE DUC, *à Diane*. Vous m'avez pardonné?

DIANE. Vous le savez bien... Regardez donc comme Mlle de Lussieu est jolie.

LE DUC. En êtes-vous bien sûre?

DIANE. Elle se fait une fête de danser ce soir chez la princesse... Allez l'inviter.

LE DUC. Si j'allais encore être le 158e.

(*Diane se lève et marche dans le salon.*)

M. DE BOURSAC, *à Mme de Lussieu*. Qu'est-ce que vous dites au vicomte?

Mme DE LUSSIEU. Je le gronde... Il fait trop parler de lui dans un monde où l'on parle mal.

MAXIMILIEN. Je vous pose une question à vous qui êtes une femme d'esprit.

Mme DE LUSSIEU. Voyons.

MAXIMILIEN. Quel est le plus honnête homme de celui qui compromet une femme comme il faut, ou de celui qui se laisse un peu compromettre pour une femme... qui n'est pas comme il faut?

Mme DE LUSSIEU. C'est celui qui n'est ni compromettant, ni compromis.

MAXIMILIEN. Vous êtes la femme la plus spirituelle

que je connaisse... Je vais causer avec Mlle de Lussieu.

Mme DE LUSSIEU. Je vous le défends bien. (*Maximilien va causer avec Juliette.*)

LA MARQUISE, *à Diane.* Vous allez chez la princesse, ce soir?

DIANE. Oui.

LA MARQUISE. Voulez-vous une place dans ma voiture?

DIANE. Merci j'ai la mienne, et je ne compte y aller qu'un peu tard.

MAXIMILIEN, *au duc.* Ah çà, vous faisiez votre cour à Mlle de Lussieu?

LE DUC. Ma foi non.

MAXIMILIEN. Vous devriez l'épouser, mon cher, un million de dot, une fille charmante, une mère veuve et pleine d'esprit.

LE DUC. Je ne songe guère à me marier.

MAXIMILIEN. Vous êtes triste.

LE DUC. Moi? non.

MAXIMILIEN. Est-ce que vous êtes toujours amoureux ici?

LE DUC. Pourquoi cette question?

MAXIMILIEN. C'est qu'on dit qu'il y a bien du nouveau.

LE DUC. Vraiment! vous êtes sûr?

MAXIMILIEN. Je vous conterai cela.

LE DUC. Merci, j'aime autant ne pas le savoir.

MAXIMILIEN. Ah! vous êtes amoureux.

Mme DE LUSSIEU, *à Maximilien.* La marquise paraît bien gaie ce soir.

MAXIMILIEN. Elle aura fait une méchanceté à quelqu'un.

Mme DE LUSSIEU. Vous n'avez pas l'air de l'aimer.

MAXIMILIEN. Je ne puis pas la souffrir.

Mme DE LUSSIEU. Ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à Mme de Lusigny?

MAXIMILIEN. Est-ce qu'elle vit toujours Mme de Lusigny?

Mme DE LUSSIEU. Toujours.

M. DE BOURSAC. Je la croyais morte de vieillesse.

MAXIMILIEN. Si elle avait dû mourir de cela, il y a longtemps qu'elle serait morte... Elle a quarante-huit ans!

Mme DE LUSSIEU. C'est poli pour moi qui en ai cinquante.

MAXIMILIEN. Vous n'avez pas cinquante ans, vous en avez deux fois 25.

DIANE, *à Juliette*. Une tasse de thé ma chère enfant?

JULLIETTE. Merci, madame, je regarde cet album..

(*Maximilien a pris une tasse de thé et est venu l'offrir à Mme de Lussieu. M. de Boursac en offre une à Marceline.*)

JULLIETTE, *venant à sa mère avec l'album*. Voyez donc, maman, le ravissant dessin.

Mme DE LUSSIEU. En effet, c'est très-joli! Regardez donc cela, duc.

LE DUC. Ah! c'est d'un grand artiste.

Mme DE LUSSIEU. De qui donc? Ce n'est signé que d'initiales.

LE DUC. C'est de M. Paul Aubry.

MAXIMILIEN. Un de mes amis intimes...

LA MARQUISE, *jetant un regard sur Diane et s'adressant à Maximilien.* Ah ! vous connaissez M. Paul Aubry, vous êtes bien heureux... Je n'entends parler que de ce monsieur depuis quelques jours... Je voudrais bien le voir, — de loin...

MAXIMILIEN. C'est un de mes camarades de collége.

LA MARQUISE. Il paraît que c'est un homme à bonnes fortunes... Le savez-vous ?

MAXIMILIEN. Non...

LA MARQUISE. Il est question d'une grande dame qui s'occuperait beaucoup de lui.

MAXIMILIEN. Vraiment !

LA MARQUISE. Pour moi, je n'ai pas voulu le croire.

MAXIMILIEN. Cela peut arriver cependant.

LA MARQUISE. Comment croire qu'une femme qui se respecte consentirait à aimer et même à recevoir ce monsieur.

DIANE. Et pourquoi pas, ma chère marquise ?

LA MARQUISE. Un monsieur qui s'appelle Paul Aubry, qui fait des petits tableaux, et qui a son nom en étalage derrière les vitres des marchands... fi donc !

DIANE. Un artiste qui a son nom en étalage comme vous et moi, qui se fait avec son talent ce que nos maris et nos frères se font avec une ambassade ou un mariage... Je me crois aussi grande dame que qui que ce soit, et non-seulement je ne blâme pas celle dont vous parlez d'aimer ce jeune homme.

mais je la comprends... Quand l'amour s'élève jusqu'à l'intelligence, il est une fois plus grand.

LA MARQUISE. Quel enthousiasme! On croirait à vous entendre que vous connaissez ce M. Paul Aubry.

DIANE. Je le connais, et je m'étonne que M. de Ternon qui vient de l'appeler son ami et qui me l'a présenté, ne l'ait pas mieux défendu.

LA MARQUISE. Et pourquoi M. de Ternon vous l'a-t-il présenté?

DIANE. Parce qu'il m'a plu de le connaître... J'ai trouvé dans M. Paul Aubry un homme de talent et de cœur... J'ai continué à le recevoir, et je ne laisserai pas médire chez moi d'un homme qui a franchi deux fois le seuil de ma porte.

LA MARQUISE. Pourquoi ce monsieur n'est-il pas ici alors? nous jugerions nous-mêmes.

DIANE. Si M. Paul Aubry n'est pas ici, ce n'est pas faute que je l'aie prié de venir.

LA MARQUISE. Mais il a compris qu'il ne serait pas à sa place.

DIANE. La place d'un homme de cœur et de talent est partout, partout où il peut être compris... Assez donc sur ce sujet, marquise, car je n'ai encore dit que la moitié de ce que je pense, et il vaut mieux que je ne dise pas tout.

(*Diane s'approche de Mme de Lussieu.*)

Mme DE LUSSIEU. Imprudente!

MARCELINE. Voilà ce que je craignais.

LE DUC. Ce que vous avez fait là est très-bien, comtesse, et je vous le dis quoique j'en souffre.

LA MARQUISE, *se levant*. Adieu, ma chère.

DIANE. Vous nous quittez déjà ?...

LA MARQUISE. Oui; j'ai promis à la princesse d'arriver de bonne heure.

DIANE, *à un domestique qui passe au fond*. La voiture de Mme la marquise.

Mme DE LUSSIEU. La mienne aussi.

LA MARQUISE. Ma chère Diane, j'ai oublié de vous demander si vous aviez reçu des nouvelles de votre mari.

DIANE. Non, pas depuis quelque temps.

LA MARQUISE. J'en ai reçu, moi... Vous savez qu'il a une mission pour l'Allemagne?

DIANE. Je l'ignorais.

LA MARQUISE. Il faut qu'il parte prochainement, attendez-le donc dans trois ou quatre jours au plus tard. Nous nous verrons ce soir.

DIANE. Oui.

LA MARQUISE. Qui vous accompagnera ?

DIANE. Quelqu'un que je compte présenter à la princesse.

LA BARONNE. Et ce quelqu'un... c'est.

DIANE. Vous le verrez.

LE DOMESTIQUE. La voiture de Mme la marquise... La voiture de Mme de Lussieu.

DIANE, *à Marceline*. Reste un instant, toi.

MARCELINE. Sois tranquille.

Mme DE LUSSIEU, *à Diane*. Nous allons vous voir.

DIANE. Quelques lignes à écrire et je vous retrouve.

JULIETTE. Adieu, Madame.

DIANE. Adieu, chère enfant

JULIETTE. Voudrez-vous bien me prêter votre album?

DIANE. Volontiers.

JULIETTE. Je voudrais copier ce dessin de M. Aubry.

DIANE. Demain je vous l'enverrai.

JULIETTE. Merci... (*Elle tend son front à Diane qui l'embrasse.*) J'en aurai bien soin.

MAXIMILIEN, *à Diane.* Vous avez été méchante pour moi.

DIANE. Vous n'êtes pas ce que vous devriez être pour vos amis... La mauvaise société vous perd.

LE DUC, *à Diane.* Disposez de moi en toute occasion, et surtout soyez heureuse.

DIANE. Merci mon ami. (*Tout le monde s'éloigne peu à peu.*)

SCÈNE VI.

MARCELINE, DIANE.

DIANE. Ah ! la marquise veut la guerre... Eh bien, nous la ferons, et en face.

MARCELINE. Avais-je tort de te prévenir ?... Prends garde !...

DIANE, *venant placer une lampe près de la fenêtre.* Il n'y a pas de danger.

MARCELINE. Que fais-tu là ?

DIANE. J'appelle mon auxiliaire.

MARCELINE. C'est un signal ?

DIANE. Oui.

MARCELINE. Quelqu'un va monter?

DIANE, *sonnant*. Oui.

MARCELINE. Diane! Diane!

DIANE, *au domestique*. Qu'on attèle, et envoyez-moi Jenny.

MARCELINE. Tu vas sortir?

DIANE. Oui, je vais présenter M. Paul Aubry chez la princesse.

MARCELINE. Tu es folle! S'il est honnête homme, il refusera, ce serait te perdre.

DIANE, *à Jenny qui paraît*. Ma pelisse, des gants. Ouvrez vous-même la porte à la personne qui monte.

MARCELINE. Au nom du ciel, ne fais pas cela, Diane!

DIANE. Pourquoi ne le ferais-je pas? qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que je présente quelqu'un quelque part?

MARCELINE. Diane... je t'en supplie, au nom de notre amitié, songe à ton nom, à ta réputation, à ton père, à toi enfin.

JENNY, *rentrant*. Madame!

MARCELINE. Oh! ne reçois personne pendant que je suis là.

DIANE, *à Jenny*. C'est bien, priez d'attendre un instant.

MARCELINE. Va seule chez Mme de Cadignan, je t'en supplie, j'ai peur d'un malheur pour toi ce soir...

DIANE. Retourne auprès de ton mari, qui t'attend,

lui, pour te mener au bal, il t'aime, tu ne peux pas me comprendre.

MARCELINE. Eh bien, non, je reste.

DIANE. Tu restes? (*Sonnant.*) Faites entrer. (*Présentant Paul.*) M. Patl Aubry, ma chère Marceline. (*A Paul*) Mme de Launay, ma meilleure amie.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAUL.

MARCELINE. Oui, Diane, tu as raison... ta meilleure amie.

DIANE. Il faut vous dire, pour vous expliquer l'intonation que mon amie donne à ses paroles, que lorsqu'on vous a annoncé, elle était occupée à me faire de la morale.

PAUL. A propos de quoi, Madame?

DIANE. Elle disait que j'ai tort de vous recevoir.

MARCELINE. A cette heure-ci, du moins.

PAUL. Madame faisait bien, et je comprends qu'une amitié de plus vieille date et qui a donné plus de preuves que la mienne, soit un peu jalouse de moi.

MARCELINE. Ce n'est pas de la jalousie, mais de la raison... A mon avis, Diane a tort de vous recevoir, je le répète, à l'heure qu'il est, et surtout dans les intentions où elle est.

PAUL. Quelles intentions?

DIANE. La chose la plus simple du monde... Je vous prie de m'accompagner au bal.

PAUL. Vous, Madame?

DIANE. Oui, ce soir.

PAUL. Et où donc?

DIANE. Chez la princesse de Cadignan.

PAUL. Et pourquoi, bon Dieu?

DIANE. Parce que, comme on m'accuse de ne vous recevoir qu'en cachette, je veux qu'on sache que je vous reçois publiquement.

PAUL. Que ce serait donc là une belle chose à apprendre à tant de monde!

DIANE. Je le veux.

PAUL. Et moi je ne le veux pas... D'où vous est venue cette idée, je vous le demande un peu?

DIANE. De ce que ma belle-sœur a dit du mal de vous ici, et que je veux lui faire voir ce que vous êtes, et que je ne la crains pas. Oh! je lui ai répondu, allez!

PAUL. Et vous avez eu tort... Laissez dire . que m'importe... (*A Marceline.*) N'est-ce pas, Madame? (*A Diane.*) Si vous désirez aller à ce bal, Madame vous y accompagnera, mais moi, quelle folie! (*A Marceline.*) Êtes-vous rassurée, Madame?

MARCELINE. Oui, Monsieur, et je crois que vous êtes digne de l'amitié de Diane.

PAUL. Maintenant, comtesse, si vous voulez aller au bal, je vous laisse... Si Madame permet que je l'accompagne jusqu'à sa voiture, je lui offre mon bras.

MARCELINE. J'accepte votre bras, Monsieur.

PAUL, *s'approchant de Diane.* Adieu, comtesse.

DIANE *bas.* Je n'irai pas au bal... je vous attends.

PAUL, *prenant le bras de Marceline.* Madame...

MARCELINE, *à Diane.* A demain.

DIANE. A demain! Eh bien, tu as vu, es-tu contente?

MARCELINE. Oui, mais ce n'est pas tout.

DIANE. N'en demande pas trop. (*Marceline et Paul sortent.*)

DIANE, *à la femme de chambre qui paraît.* Dites qu'on détèle.

LA FEMME DE CHAMBRE. Madame la comtesse ne sortira pas?

DIANE. Non.

LA FEMME DE CHAMBRE. Et les domestiques?

DIANE. Ils peuvent se retirer. (*La femme de chambre sort. Diane ôtant ses bracelets et ses fleurs.*) Ah! Marceline, tu auras beau faire, je ne te sacrifierai pas mon amour.

LA FEMME DE CHAMBRE, *rentrant.* Madame la comtesse n'a plus besoin de moi?

DIANE. Non... Attendez dans ma chambre. (*La femme de chambre sort, Paul entre.*)

SCÈNE VIII.

DIANE, PAUL.

PAUL. Vous avez une amie qui vous défend bien.

DIANE. Vous a-t-elle vu remonter?

PAUL. Non... J'ai eu l'air de retourner chez moi.

DIANE. Que vous a-t-elle dit?

PAUL. Rien... Elle est charmante!

DIANE. N'allez pas l'aimer... D'ailleurs vous perdriez votre temps.

PAUL. Je le perds bien ici.

DIANE. Comme vous savez le contraire.

PAUL. Dites-vous vrai? Pour moi, je suis bien heureux.

DIANE. Vous ne mentez pas?

PAUL. Songez qu'avant de vous connaître je n'ai jamais aimé.

DIANE. Et Mme Berthe?

PAUL. Vous m'avez dit vous-même que je ne l'aimais pas.

DIANE. Et Mlle Aurore?

PAUL. Il ne vous manquerait plus que d'être jalouse d'elle.

DIANE. Croyez-moi, toutes les femmes qui ont été aimées du même homme se ressemblent par un mot, si éloignées qu'elles paraissent les unes des autres... Pourquoi la comtesse de Lys ne serait-elle pas jalouse de la grisette Aurore?

PAUL. Suis-je jaloux du duc?

DIANE. L'ai-je jamais aimé?

PAUL. De Maximilien, vous l'avez aimé celui-là?

DIANE. Comme on aime au couvent, comme toute eune fille aime... ou plutôt croit aimer... le premier homme qu'elle voit, amour semblable aux dents de lait qui sont sans racines et tombent sans secousses.

PAUL. Et cependant depuis trois semaines, j'évite de le voir, il n'a pas toujours été un étranger pour

vous, et n'est plus un ami pour moi. Puis il ne parle pas des femmes de votre monde comme je veux en entendre parler maintenant. Il est de ces hommes qui ont la maladresse de dénigrer la société dont ils sont, au profit de la société plus facile dans laquelle ils entrent. Quand il plaisante les femmes du monde il me blesse... car je les respecte toutes à cause de vous... Où cet amour me mènera-t-il, je n'en sais rien !... Et j'ai peur !

DIANE. Que craignez-vous ?

PAUL. Qu'il n'y ait dans votre existence un autre souvenir que le mien.

DIANE. Encore ?

PAUL. Oh ! les noms du duc et de Maximilien que je vous citais tout à l'heure ne m'effrayent pas, et je souriais en parlant d'eux, mais la jalousie de l'inconnu c'est la plus terrible... Je ne vous connais que depuis bien peu de temps, vous êtes jeune, mais que d'années déjà vous avez passées, livrée à vous-même, entourée, aimée... Je vous le pardonnerai si cela est, car le passé n'appartient à personne, pas même à Dieu ; mais dites-moi, Diane, s'il y a au monde un homme qui puisse, dans le fond de son âme, mêler un souvenir à votre nom ?

DIANE. Pas un ?

PAUL. Pourquoi portez-vous toujours cette bague que j'ai trouvée... jamais une autre ?

DIANE. Elle me vient d'une amie qui est morte. Je lui ai promis de ne jamais la quitter. La voici ; prenez-la.

PAUL. Non, pardon, mille fois pardon.

DIANE. Prenez-la au contraire... tenez, je le veux maintenant. Je ne vous demande pas de ne la donner jamais, puisque moi-même je manque au serment que j'avais fait de la garder toujours; mais portez-la comme un talisman qui me défendra dans votre cœur contre vos souvenirs et contre les influences, et si un jour vous cessez de m'aimer, si vous ne voulez plus me revoir...

PAUL. Oh ! Diane !

DIANE. Cela peut arriver... eh bien ! si cela arrive, renvoyez-moi cette bague... je comprendrai.

PAUL Entendez-vous ?

DIANE. Quoi donc ?

PAUL. Le roulement d'une voiture qui s'arrête à votre porte... On dirait une chaise de poste.

DIANE, *se lève et va à la croisée.* C'en est une.

PAUL. Vous seule demeurez dans cette maison ?

DIANE. Oui.

PAUL. Qui donc peut arriver à cette heure ?

DIANE, *regardant à la fenêtre et très-tranquillement.* C'est mon mari.

PAUL. Votre mari ? Votre mari ne devait revenir que dans quelques jours... Un soupçon le ramène. Diane, le comte va nous séparer, Diane, je ne vous quitte pas.

DIANE. Rien ne vous force à me quitter.

PAUL. Et si le comte monte ici.

DIANE Le comte ne se présente jamais chez moi,

qu'après s'être fait annoncer. Laissons donc mon mari revenir tranquillement chez lui ; asseyez-vous là et causons.

PAUL. C'est étrange.

DIANE. Oh ! nous avons une vie à part, nous autres femmes, dans ce monde tant envié. Écoutez, on marche au-dessus de nous, on ouvre les portes, — on les referme, — le comte rentre, — le comte est rentré, tout est dit.

PAUL. Mais cette chaise de poste ne quitte pas votre porte.

DIANE. Le postillon est venu vite et fait souffler ses chevaux.

PAUL. Rappelez-vous, Diane, que vous m'avez juré que rien ne nous séparera.

DIANE. Et qui songe à nous séparer?

PAUL. Souvenez-vous aussi, Diane, que ma vie est à vous... que pour vous j'oublierais tout! même ma mère.

DIANE. Nous n'en sommes pas là, heureusement.

PAUL. Ah ! tenez, il me passe des idées folles par l'esprit.

DIANE. Dites-les.

PAUL. Par moment, je me demande, puisque je vous aime... puisque vous dites que vous m'aimez, pourquoi nous nous soucions d'autre chose, pourquoi nous n'abandonnons pas tout pour être l'un à l'autre.

DIANE. Paul.

PAUL. Oh ! je sais que c'est impossible.

DIANE. Mais rien ne nous séparera, je vous le jure, ayez confiance en moi.

PAUL. Si vous me trompez, j'en mourrai, voilà tout! (*Deux heures sonnent à la pendule.*) A demain.

DIANE. A demain.

PAUL. Je vous verrai, n'est-ce pas?

DIANE. Oui... Je vous enverrai Jenny vous dire à quelle heure je pourrai vous recevoir.

PAUL. Il n'y a pas de danger que cette Jenny?...

DIANE. Non... c'est une fille dévouée.

PAUL. Adieu donc, pensez à moi.

DIANE. Et vous à moi aussi...

PAUL, *lui baisant la main.* Demain de bonne heure j'aurai de vos nouvelles.

DIANE. Oui.

PAUL. Comme je vous aime... et vous?

DIANE. Vous le savez bien... (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

DIANE, *seule.*

Allons! je suis heureuse! (*Elle entr'ouve les rideaux, regarde dans la rue et reste un instant pensive, Jenny paraît.*)

JENNY. Madame la comtesse sait que M. le comte est de retour?

DIANE. Oui... Le comte n'a rien dit?

JENNY. Non, Madame...

DIANE. Il y a de la lumière dans mon appartement?

JENNY. Oui, Madame...

DIANE. C'est bien, laissez-moi...

(*Jenny sort. Diane traverse le théâtre et marche vers la porte de sa chambre; au moment où elle y arrive, cette porte s'ouvre et le comte paraît.*)

SCÈNE X.

DIANE, LE COMTE.

DIANE, *poussant un cri.* Ah!

LE COMTE. Je vous ai fait peur, je vous demande pardon.

DIANE. En effet, je m'attendais si peu à vous voir ainsi... tout à coup, et je m'explique si mal votre visite.

LE COMTE. J'arrive, et j'avais à vous dire quelques mots.

DIANE. Que vous ne pouviez pas remettre à demain.

LE COMTE Non, mais vous voyez que j'y ai mis de la discrétion et que je ne me suis présenté que lorsque vous avez été seule.

DIANE. Voyons... qu'avez-vous à me dire?

LE COMTE. Vous vous rappelez, Comtesse, que le jour de mon départ, en vous disant que j'attendais une lettre ministérielle je vous ai priée de m'envoyer cette lettre dès qu'elle serait arrivée.

DIANE. Je vous l'ai expédiée.

LE COMTE. Et je vous en remercie... elle contient...

DIANE. Une mission pour l'Allemagne... Je le sais, votre sœur me l'a dit.

LE COMTE. Vous avez donc vu ma sœur?

DIANE. Je l'ai vue ce soir.

LE COMTE. Moi aussi!... J'avais à lui parler dès mon retour, et je l'ai vue avant de rentrer à l'hôtel... Cette lettre contenait donc une mission pour l'Allemagne, mais ce que ma sœur ne vous a peut-être pas dit, c'est combien cette mission est importante, et qu'il me faut partir cette nuit... Et avant de partir...

DIANE. Vous avez voulu me faire vos adieux... Je vous en remercie... Quand partez-vous?

LE COMTE. A l'instant même, la chaise de poste m'attend en bas.

DIANE. Et vous reviendrez?

LE COMTE. Oh! je n'en sais rien, mais j'ai idée que je ne reviendrai pas de sitôt en France.

DIANE. Pourquoi donc?

LE COMTE. Parce que cette mission remplie, je compte me fixer dans un autre pays.

DIANE. Eh bien! et moi?

LE COMTE. C'est justement de cela que je voulais vous parler... Vous... ma chère Diane, vous m'accompagnerez, je l'espère.

DIANE. C'est selon... Du reste, quand ce sera de votre part une décision irrévocable de vous fixer dans un autre pays que la France, vous me l'écrirez, et alors...

LE COMTE La décision est prise dès maintenant, et

si je me suis permis d'entrer chez vous à deux heures du matin, c'est justement pour vous le dire... Ainsi, chère amie, si vous le voulez bien, nous allons partir.

DIANE. Partir?

LE COMTE. Oui.

DIANE. Partir à cette heure-ci?

LE COMTE. Pourquoi pas?

DIANE. D'abord je n'ai aucune raison de quitter Paris, moi, et surtout comme cela.

LE COMTE. En avez-vous donc d'y rester?

DIANE. Non, mais je veux réfléchir avant de m'expatrier pour toujours; j'ai ici des parents, des amis, des habitudes que je ne veux pas abandonner aussi brusquement.

LE COMTE. Malheureusement nous n'avons pas de temps à donner à tout cela, puisqu'il faut partir ceite nuit même.

DIANE. Eh bien! ne m'avez-vous pas dit en partant que vous ne me demanderiez pas de vous accompagner?

LE COMTE C'est vrai, mais j'ai changé d'idée.

DIANE. Ah! vous avez eu tort... Et d'où vous vient cette idée nouvelle?

LE COMTE. Elle me vient tout simplement de ce que partant pour ne plus revenir, je désire emmener ma femme avec moi, et que, par ordre supérieur, étant forcé de partir très-vite, je suis forcé de la prier de partir très-vite aussi. Tout cela est très-naturel.

DIANE. Et tout cela à cause de cette mission?

LE COMTE. Oui.

DIANE. Eh bien, Monsieur, cette mission, nous n'en avons besoin, ni pour notre fortune, ni pour notre position ; refusez-la.

LE COMTE. J'y tiens beaucoup.

DIANE. Je ne vous savais pas si ambitieux.

LE COMTE. Je le suis devenu, à ce qu'il paraît.

DIANE. Soit, partez... Je vous rejoindrai peut-être, mais à coup sûr je ne partirai pas aujourd'hui.

LE COMTE. Il le faut cependant.

DIANE. Il le faut?

LE COMTE. Oui.

DIANE. Ah! ça, Monsieur, je ne vous reconnais plus... un ordre à moi.

LE COMTE. Non pas un ordre, une volonté tout au plus.

DIANE. Malheureusement, Monsieur, cette volonté n'est pas la mienne... Cessons donc ce badinage et souffrez que je rentre chez moi. (*Elle va à la porte qu'elle trouve fermée.*) Ma porte est fermée, que veut dire ceci?

LE COMTE. Cela veut dire que vous n'avez même pas besoin de rentrer chez vous... Vous changerez de costume au premier relai.

DIANE. Cela devient sérieux, à ce qu'il paraît.

LE COMTE. Très-sérieux.

DIANE. Du moment que vous m'avez dit avoir vu votre sœur, j'aurais dû me douter de quelque infamie.

LE COMTE. Mais non, Madame, c'est une chose toute simple, je vous le répète... Quoi de plus simple qu'une femme voyageant avec son mari... Où avez-vous vu que cela fût une infamie... Nous sommes partis souvent ainsi et vous ne faisiez aucune objection.

DIANE. C'est possible, mais je ne partirai pas avant huit jours.

LE COMTE. Réfléchissez.

DIANE. C'est tout réfléchi.

LE COMTE. C'est votre dernier mot.

DIANE. J'ai dit. (*Le comte se dirige vers la cheminée et étend la main vers la sonnette.*)

DIANE. Que faites-vous?

LE COMTE. Je vais sonner.

DIANE. Pourquoi faire?

LE COMTE. Pour employer d'autres moyens, puisque la prière est insuffisante.

DIANE. D'autres moyens?

LE COMTE. Oui, Madame.

DIANE. Lesquels?

LE COMTE. Tous ceux que la loi met en mon pouvoir.

DIANE. La loi... Vous emploierez la force?

LE COMTE. Oui, Madame.

DIANE. Vous ferez un scandale?

LE COMTE. Je ferai tout ce qu'il faudra faire pour que vous partiez.

DIANE. Jouons cartes sur table, Monsieur; vous voulez une séparation.

LE COMTE. Une séparation! Non, Madame, puisque je veux vous avoir avec moi, — de gré ou de force, voilà tout.

DIANE. Pourquoi?

LE COMTE. Parce que c'est mon droit. Faut-il sonner?

DIANE. Je partirai, Monsieur, mais à une condition.

LE COMTE. Laquelle?

DIANE. Vous me laisserez seule une heure.

LE COMTE. Pas une minute, Madame.

DIANE. Alors, faites ce que vous voudrez, Monsieur, je reste. (*Le comte sonne.*)

DIANE. Quelle infamie!

JENNY, *paraissant.* Madame a sonné.

DIANE, *à part.* Brave fille, elle se doute de quelque chose. (*Haut.*) Oui, Jenny, venez, ne me quittez pas.

LE COMTE. Sortez, Mademoiselle.

DIANE. Monsieur!

LE COMTE. J'ordonne à cette fille de sortir...

JENNY, *à l'oreille de Diane.* M. Aubry est dans la rue et ne quitte pas votre porte.

DIANE. Je suis sauvée! (*Elle court vers la fenêtre.*)

LE COMTE. Que faites-vous Madame?

DIANE. Moi, rien, Monsieur, j'attends vos moyens légaux.

LE COMTE. Que vous a dit cette fille?

DIANE. Vous l'avez deviné!... Ah! vous voulez un scandale, vous l'aurez...

LE COMTE. Madame!

DIANE. Car il doit y avoir je ne sais quelle raison honteuse à votre conduite de ce soir, car vous ne m'aimez pas, car vous ne m'avez jamais aimée, car vous vous souciez peu de mon honneur et de ma vie... Ah ! je suis forte maintenant, je n'ai qu'à ouvrir cette fenêtre, et si vous m'en empêchez, je n'ai qu'à briser un carreau, et je serai sauvée ; faites un pas, Monsieur, j'appelle.

LE COMTE. C'est bien, Madame, que votre volonté s'accomplisse. Dieu m'est témoin que je voulais empêcher ce qui arrive, et que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous sauver de vous-même. Si vous m'aviez compris, jamais je ne vous aurais parlé de cet homme, vous me forcez à savoir ce que je voulais ignorer, c'est vous qui l'aurez voulu... Il n'y a plus rien de commun entre nous ; vous êtes libre.

DIANE, *avec un cri de joie.* Libre ! enfin !

LE COMTE. Maintenant, vous ne refuserez plus de me suivre.

DIANE. Où donc?

LE COMTE. Auprès de votre père... C'est de lui que je vous tiens, c'est à lui que je dois vous rendre ; une fois là vous ferez ce que vous voudrez.

DIANE. Nous allons rejoindre mon père?

LE COMTE. Je vous le jure.

DIANE. Vous me le jurez.

LE COMTE. Je vous le jure sur l'honneur, Madame ?

DIANE, *s'asseyant pour écrire.* (*A part.*) Cette lettre... à Paul, un mot à Marceline.

LE COMTE. Eh bien ! Madame ?

DIANE Eh bien! monsieur, je suis prête à vous suivre.

ACTE IV.

(Un salon d'hôtel, porte au fond, portes latérales.)

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE FILLE D'HOTEL, *achevant de ranger, puis* LE DUC.

LE DUC, *entrant*. Mademoiselle?

LA FILLE. Monsieur?

LE DUC. C'est bien ici l'appartement n° 3?

LA FILLE. Oui, Monsieur.

LE DUC. Il est arrivé hier ici une jeune dame avec son mari?

LA FILLE Oui, Monsieur, Mme la comtesse de Lys.

LE DUC. C'est bien cela, Mme la comtesse a sa femme de chambre avec elle?

LA FILLE. Oui, Monsieur, Mlle Jenny.

LE DUC. Veuillez la prier de venir.

LA FILLE. La voici justement.

LE DUC. C'est bien, laissez-nous; voici pour votre peine.

SCÈNE II.

LE DUC, JENNY.

JENNY. Vous, monsieur le duc, vous ici.

LE DUC. Moi-même.

JENNY. Par hasard.

LE DUC. Oui, par hasard, pour tout le monde, excepté pour vous. Dites-moi, il faut que je parle à la comtesse.

JENNY. Ce sera bien difficile.

LE DUC Pourquoi?

JENNY. M. le comte ne la quitte pas.

LE DUC. Je lui parlerai devant le comte.

JENNY. Alors c'est autre chose, et pour cela vous n'avez pas besoin de moi.

LE DUC. Mais j'avais besoin de vous pour me renseigner. En réalité, que se passe-t il?

JENNY. Vous savez donc? ..

LE DUC. Je suis un ami de Mme de Lys, je viens ici pour lui rendre un service, parlez sans crainte.

JENNY. Eh bien, monsieur le duc, une scène violente a eu lieu; Monsieur a voulu faire partir Madame, telle qu'elle était, en robe de bal, à l'instant même.

LE DUC Comment avez-vous su cela?

JENNY J'écoutais à la porte.

LE DUC Ah!

JENNY. Dans l'intérêt de Madame; vous savez, Monsieur, combien je lui suis dévouée, et j'avais l'espérance de pouvoir lui être utile.

LE DUC. Et la comtesse a refusé de partir?

JENNY. Oui.

LE DUC Mais comment se fait-il qu'elle soit partie?

JENNY. C'est moi qui en suis cause.

LE DUC. Comment cela ?

JENNY. Un mot que je lui ai dit a changé la scène.

LE DUC. Et maintenant où va la comtesse?

JENNY. A Florence, rejoindre son père.

LE DUC. Pas plus loin?

JENNY. Non.

LE DUC. Et le résultat de cette réunion?

JENNY. Sera une séparation, je le crois.

LE DUC. Ainsi ils sont au plus mal?

JENNY. Au plus mal, ils ne se sont pas dit un seul mot tout le long de la route.

LE DUC. Merci, Mademoiselle, maintenant vous pouvez prévenir la comtesse que je suis ici.

JENNY. Parfaitement !

LE DUC. Appartement n° 7, dès qu'elle sera seule et pourra me recevoir, priez-la de me le faire dire. J'ai peut-être une bonne nouvelle à lui annoncer.

JENNY. N'aimez-vous pas mieux la lui écrire ?

LE DUC. Non, je préfère lui parler moi-même. Je rentre chez moi, je n'en sors pas, j'attends!

JENNY. C'est dit.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *paraissant, à Jenny.* Madame est-elle levée?

JENNY. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. Dites alors qu'on serve ici et prévenez

Madame. Mais je ne me trompe pas, c'est vous, monsieur le duc? (*Jenny sort.*)

LE DUC. Moi-même, monsieur le comte.

LE COMTE. Quel heureux hasard vous amène à Lyon?

LE DUC. Je vais en Italie. Je venais d'apprendre que vous étiez dans la maison avec Mme la comtesse et je m'informais de l'heure à laquelle je pourrais lui présenter mes hommages et vous serrer la main. J'ai eu l'honneur de voir Mme la comtesse mercredi dernier, elle ne m'a pas parlé de ce voyage.

LE COMTE. Elle l'ignorait, je suis revenu ce soir-là même. Je partais, elle a consenti à m'accompagner.

LE DUC. Et vous allez?

LE COMTE. Moi je vais en Allemagne, mais je conduis la comtesse à Florence. Elle est un peu souffrante et restera là quelque temps avec son père. Vous allez prendre une tasse de thé avec nous?

LE DUC. Non pas. Je suis en costume de voyage, je ne fais que d'arriver et je ne saurais me présenter dans cette tenue.

LE COMTE. Eh bien! vous y serez forcé, car voici la comtesse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

DIANE. Comment, Duc, c'est vraiment vous?

LE DUC. Oui, Madame.

DIANE. Vous voyagez donc aussi?

LE DUC. Je vais à Naples.

DIANE. Oh ! que je suis aise de vous voir.

LE DUC. M. le comte m'a dit que vous étiez un peu souffrante.

LA COMTESSE. Ce ne sera rien.

LE DUC *bas*. J'ai beaucoup de choses à vous dire.

LA COMTESSE. C'est bien, plus tard.

LE COMTE, *à Diane*. Comment vous sentez-vous ce matin?

DIANE. Mieux, merci, j'ai dormi.

LE DUC, *baisant la main de la comtesse*. Madame la comtesse, j'aurai l'honneur de vous revoir avant votre départ.

DIANE. Je l'espère, je ne sortirai pas.

LE DUC. Au revoir, monsieur le comte.

LE COMTE. Au revoir, monsieur le duc.

(*Pendant ce temps on a servi le thé, le domestique est resté là pour servir.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, DIANE.

LE COMTE, *assis, à la comtesse, assise*. Une tasse de thé.

DIANE. Non merci.

LE COMTE. Vous ne prendrez rien.

DIANE. Je n'ai pas faim.

LE COMTE, *au domestique*. C'est bien, laissez-nous. (*Le domestique sort.*) Voyons, ma chère Diane, regardez-moi.

DIANE. Que je vous regarde.

LE COMTE. Oui, et dites-moi franchement si depuis deux jours que nous sommes partis, vous n'avez pas eu deux ou trois fois envie de rire.

DIANE. Est-ce une plaisanterie, monsieur le comte?

LE COMTE. Je ne plaisante pas du tout, je vous demande seulement si notre position respective depuis deux jours que nous voyageons côte à côte sans nous adresser la parole, excepté quand il y a du monde, je vous demande si cette position ne vous a pas donné envie de rire.

DIANE. Non, Monsieur.

LE COMTE. Vous êtes bien heureuse, moi je ne puis pas parvenir à le prendre au sérieux.

DIANE. Elle est pourtant sérieuse.

LE COMTE. Permettez-moi de causer à cœur ouvert avec vous. Pourquoi sommes-nous partis?

DIANE. Pour aller retrouver mon père.

LE COMTE. Dans quel but?

DIANE. Dans le but de nous séparer.

LE COMTE. Pourquoi?

DIANE. Parce que nous avons à nous plaindre l'un de l'autre.

LE COMTE. Voilà quelles étaient nos dispositions en partant. Mais depuis deux jours.

DIANE. Eh bien?

LE COMTE. Depuis deux jours que nous ne nous parlons pas, nous avons eu le temps de réfléchir.

DIANE. J'ai réfléchi.

LE COMTE. Et le résultat de vos réflexions?

DIANE. Était qu'il y a bien loin de Paris à Florence.

LE COMTE. Oh! comtesse, vous êtes cruelle pour moi qui réfléchissais de mon côté et qui trouvais la route bien courte.

DIANE. Voyons, monsieur le comte, qu'est-ce que tout cela veut dire?

LE COMTE. Cela veut dire que ce que nous faisons est absurde, n'a ni sens, ni cause, ni possibilité, que nous nous entêtons sur une niaiserie, et que nous ferions beaucoup mieux, après avoir embrassé votre père, de nous en revenir et de rire d'un monde qui s'apprête déjà là-bas à rire de nous.

DIANE. Est-ce bien vous qui me parlez?

LE COMTE. C'est bien moi.

DIANE. Après ce qui s'est passé entre nous?

LE COMTE. Que s'est-il donc passé?

DIANE. Vous l'avez oublié, Monsieur, vos insultes, vos violences, vous qui aviez eu jusqu'alors la prétention d'être un homme du monde à ce point que vous ne me demandiez compte d'aucune de mes actions; vous entrez chez moi à deux heures du matin et vous me donnez l'ordre de vous suivre, en me menaçant si je ne vous obéissais pas! Et vous me demandez aujourd'hui de quoi je me plains. Oubliez, si vous voulez, moi je ne le pourrais pas quand bien même je le voudrais.

LE COMTE. Eh bien, vous avez raison, j'ai été un maladroit; mais sur l'honneur, ce n'a pas été ma faute.

DIANE Oh! je ne vous demande pas d'explication.

LE COMTE. Mais je vous en donne. Mettez-vous à ma place. Je recevais lettres sur lettres de ma sœur, qui vous en veut de je ne sais quels mots que vous lui avez dits. Cependant, je ne voulais que vous faire peur, mais une fois entré dans ce rôle, j'ai été forcé d'aller jusqu'au bout, vous avez résisté, vous avez répondu par des menaces à celles que je vous faisais, vous alliez appeler je ne sais qui à votre secours. Il allait y avoir scandale, la nuit, scandale sur lequel il eût été impossible de revenir ; que vouliez-vous que je fisse ? J'ai paru céder ; il a bien fallu passer par tout ce que vous avez voulu, et vous amener à partir pour nous séparer. Eh bien, vous avez ma parole, je la tiendrai, mais je l'ai dit et je le répète, nous faisons une chose ridicule dont nous nous repentirons, moi plus tôt, vous plus longtemps.

DIANE. Vous êtes un homme d'esprit, et je vous sais gré de la tentative que vous faites ; mais de même que vous avez été forcé de pousser votre rôle jusqu'au bout, de même je suis forcée de pousser le mien jusqu'à son dénoûment, que ce soit un malheur ou non.

LE COMTE. Ce n'est plus que de l'entêtement de votre part.

DIANE. Non, c'est mieux que cela, et ce que vous appelez un entêtement a une raison plus forte que moi.

LE COMTE. Et c'est à cette raison que vous allez tout sacrifier.

DIANE. Oui.

LE COMTE. Écoutez, comtesse, si je vous parle comme je le fais, c'est que je ne vous crois pas aussi coupable que vous-même essayez de le faire croire ; si je tente de réparer le mal, c'est que je ne crois pas avoir à rougir de cette réparation, c'est que je suis un honnête homme, peut-être un homme d'esprit comme vous vouliez bien me le dire, et en tout cas je suis un homme et je connais la vie. Eh bien ! discutons sérieusement comme si nous n'étions en cause ni l'un ni l'autre. Vous voulez une séparation, elle aura lieu. Quel usage ferez-vous de votre liberté? Vous en ferez à l'instant même un esclavage au profit d'une autre personne. Cette personne, que vous aimez ou croyez aimer, qui vous aime ou croit vous aimer, vous saura-t-elle gré du sacrifice que vous allez lui faire? dans le premier moment oui, plus tard non. Songez qu'en disposant de votre vie, vous disposez de la sienne sans son consentement. C'est pour un homme une chaîne bien lourde que l'existence compromise et brisée d'une femme, si belle, si aimée, si aimante que cette femme soit. Si je meurs bientôt, mais je ne vois pas à cela de probabilités bien vraisemblables, vous pourrez par un second mariage, légitimer un peu votre faute. Ce mariage sera-t-il dans de meilleures conditions que le nôtre? Et en tout cas c'est bien triste d'avoir à attendre la mort d'un homme qui n'a commis d'autre crime que d'être un mari, pour en épouser un autre qui n'a d'autre vertu que d'être un amant.

Dieu me garde de suspecter un seul instant la pureté, la sincérité, l'éternité des sentiments que vous avez inspirés ; mais en général le grand charme de le femme mariée c'est le mari. Une femme sacrifie à un homme qu'elle aime, sa réputation, sa famille, son mari, elle court annoncer tout cela à son amant, et elle est tout étonnée au bout de quelques jours de le voir triste et soucieux. S'il était franc, quand elle lui demande ce qu'il a, il lui répondrait : je regrette votre mari !

DIANE. Je vous demanderai une chose, Monsieur le comte ? Vous êtes jeune encore, vous avez un beau nom, tout ce qu'il faut pour plaire, de l'esprit, de la noblesse, comment se fait-il que m'épousant, moi, qui étais jeune, sans volonté, sans parti pris, moi qui ne demandais qu'à subir l'influence d'un honnête homme, vous n'ayez pas employé toutes vos qualités à vous faire aimer de moi, cela vous eût été bien facile, et nous n'en serions pas aujourd'hui à nous dire les étranges choses que nous nous disons.

LE COMTE. Vous avez raison, mais que voulez-vous ! Notre mariage n'a pas été l'élan simultané de deux sympathies l'une vers l'autre ; vous n'aviez pas l'air de m'épouser avec enthousiasme, vous ne paraissiez pas devoir m'adorer jamais, j'ai cru, excusez le mot, qu'il y aurait de l'indiscrétion à vous aimer. J'ai eu tort puisque je ne suis pas homme à accepter que vous aimiez ailleurs. Oui, j'aurais pu empêcher ce qui arrive, voilà pourquoi je m'applique à le répa-

rer, ce que je ne tenterais pas si je n'avais rien à me reprocher, ce que je n'aurais pas besoin de faire si notre mariage était à recommencer. Je crois que je ne vous connais véritablement que depuis trois jours : vous m'êtes apparue sous un nouvel aspect, avec une énergie de sensations dont je vous croyais incapable. Je vous traitais en enfant, vous étiez une femme, et j'ai peur maintenant d'une chose, c'est de devenir sérieusement amoureux de vous. Avouez que ce serait jouer de malheur. Voyons, Diane, voulez-vous tenter une épreuve!

DIANE. Laquelle?

LE COMTE. Voulez-vous que nous voyagions deux mois; pendant ces deux mois, j'essayerai de vous faire oublier, on ne peut pas mieux dire, et si dans deux mois vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, eh bien! vous serez libre.

DIANE. C'est inutile, Monsieur, ne changeons rien à ce qui est convenu, allons chez mon père.

LE COMTE. Quand désirez-vous partir?

DIANE. Quand vous voudrez.

LE COMTE. Aujourd'hui même.

DIANE. Aujourd'hui.

LE COMTE. Je vais donner les ordres pour le départ. Mais, entendons-nous bien! que dirons-nous à votre père? Moi je ne veux pas vous accuser. Si vous m'accusez je vous promets de ne pas me défendre. Nous rejetterons cet événement sur l'incompatibilité d'humeurs, c'est le prétexte le plus honorable. Notre séparation n'a pas besoin d'être publi-

que, je crois. Faites une dernière concession à votre nom et au mien, au respect de votre famille et à l'opinion du monde. Votre père seul sera dans la confidence de cette séparation réelle. Je partirai pour l'Allemagne, vous voyagerez de votre côté, nous éviterons de nous rencontrer dans les mêmes lieux... Est-ce cela?

DIANE. Oui.

LE COMTE. Les affaires d'intérêt se règleront comme vous l'entendrez. Allons, comtesse, une poignée de main, dans une heure nous partons. (*Elle donne la main au comte qui séloigne.*)

SCÈNE VI.

DIANE, *seule, elle réfléchit un instant, puis* JENNY.

JENNY. Madame la comtesse est seule?

DIANE. Faites tout disposer, nous partons dans une heure.

JENNY. Madame la comtesse se rappelle-t-elle que M. le duc a absolument besoin de lui parler?

DIANE. C'est vrai, je l'avais oublié. Dites-lui que je puis le recevoir. Que peut-il avoir à me dire? Avez-vous demandé s'il y avait des lettres pour moi?

JENNY. Il n'y en a pas, Madame.

DIANE. J'espérais en recevoir une de Marceline, c'est donc dans les moments les plus graves que l'amitié oublie. Prévenez le duc ; j'attends.

LA VOIX DE MARCELINE. (*Du dehors.*) Oui, oui, c'est bien.

DIANE. Mais je ne me trompe pas, c'est la voix de Marceline. (*Elle court à la porte, Marceline paraît voilée en costume de voyage.*)

SCÈNE VII.

DIANE, MARCELINE.

DIANE, *lui sautant au cou.* Comment, c'est toi !

MARCELINE. Oui, c'est moi, brisée, harassée, mais enfin je te trouve, Dieu sois béni !

JENNY. Et M. le duc?

DIANE. Plus tard, allez.

MARCELINE. Mon Dieu, que tu m'as rendue inquiète, que se passe-t-il donc ?

DIANE. Et moi qui à l'instant t'accusais presque, moi qui disais : « Elle a reçu ma lettre et elle ne » m'a pas même écrit un mot à Lyon, pour me » donner du courage. »

MARCELINE. On n'écrit pas dans ces circonstances-là, on vient. Au lieu de t'envoyer mon amitié par la poste, je te l'apporte moi-même. Pour la troisième fois, que se passe-t-il?

DIANE. Nous nous séparons.

MARCELINE. Le comte et toi ?

DIANE. Oui.

MARCELINE. Quand ?

DIANE. Quand nous aurons vu mon père.

MARCELINE. A propos de quoi?

DIANE. Ma belle-sœur lui a tout dit.

MARCELINE. Elle a bien fait, continue.

DIANE. Elle a bien fait?

MARCELINE. Nous n'avons pas de temps à perdre à discuter; qui a eu l'idée de cette séparation?

DIANE. Moi.

MARCELINE. Je te reconnais bien là. Et ton mari?

DIANE. Il y consent.

MARCELINE. A merveille! Une fois séparés, que ferez-vous?

DIANE. Il part pour l'Allemagne.

MARCELINE. Et toi?

DIANE. Moi je reviens à Paris.

MARCELINE. Et après?

DIANE. Comment, après?

MARCELINE. Après, qu'est-ce que tu fais à Paris? Tu ne me réponds pas. Ne trichons pas sur les mots. Après, tu deviens la maîtresse de M. Paul Aubry, ce que tu n'es pas encore. M. Paul Aubry est un honnête homme, il m'a donné sa parole d'honneur que cela n'était pas.

DIANE. Tu l'as donc vu?

MARCELINE. Je l'ai vu.

DIANE. Où donc?

MARCELINE. Chez lui.

DIANE. Tu y es allée, toi?

MARCELINE. Moi! Si tu as cru que j'allais vous laisser faire une pareille folie, tu t'es trompée. Je suis allée trouver M. Paul Aubry.

DIANE. Il m'aime, n'est-ce pas?

MARCELINE. Oh! nous ne sommes pas au bout. Je suis allée le trouver.

DIANE. Qu'avais-tu donc à lui dire?

MARCELINE. Je voulais connaitre la vérité pour savoir ce qui me restait à faire. L'amitié pour moi n'est pas un vain mot, et dans des circonstances comme celles-ci, son devoir est de mettre hardiment et brutalement la main à l'œuvre. Si le mal eût été irréparable, je ne serais pas venue, mais on peut te sauver, je te sauve. J'ai donc vu M. Aubry, je lui ai dit ce qui se passait, car je connais ton caractère, et j'avais deviné cette séparation, je lui ai demandé s'il en acceptait la responsabilité, je lui ai demandé si son amour était assez grand pour te tenir lieu de l'estime du monde, de l'affection de ton père, de ta conscience, du respect de toi-même. Il m'a répondu que non.

DIANE. Lui!

MARCELINE. Lui!

DIANE. C'est impossible!

MARCELINE. Tu en doutes?

DIANE. Tu mens pour me sauver.

MARCELINE, *lui donnant sa bague*. Tiens.

DIANE. Ma bague!

MARCELINE. Doutes-tu encore!

DIANE. Ma bague!

MARCELINE. M. Aubry te la renvoie... Tu sais ce que cela veut dire.

DIANE. Ah! Marceline... qu'as-tu fait? Tu as brisé toute ma vie! Non, c'est impossible. Il a cédé à tes prières. Mais lui il va souffrir, il en mourra, il me l'a dit, je ne le veux pas, je ne le dois pas... Écoute,

s'il me répète lui-même ce que tu m'as dit là, je partirai je te le jure, je t'obéirai, mais jusque-là laisse-moi douter encore. Marceline, je t'en supplie, repars, vois-le, qu'il vienne.

MARCELINE. Inutile.

DIANE. Inutile, dis-tu, pourquoi ?

MARCELINE. Il est parti.

DIANE. Où est-il allé ?

MARCELINE. Je n'ai pas voulu le savoir.

DIANE, *fondant en larmes et tombant dans les bras de Marceline.* Oh ! Marceline, ton amitié est terrible !

MARCELINE. Elle te sauve.

DIANE. Elle me perd peut-être. Pour lui je sacrifiais le passé, mais j'avais l'avenir ; j'aurais fait suivre ma faute de tant d'amour, de tant de persévérance qu'un jour peut-être le monde aurait dit : Elle aimait ! et l'on m'eût pardonné. Oh ! nous aurions été heureux, j'en suis sûre. Au lieu de cela, ma vie est brisée pour jamais, car jamais je n'oublierai. Marceline, je suis bien malheureuse !

MARCELINE. Du courage, Diane. Notre grande force à nous femmes, c'est la résignation. Tu n'es pas le premier amour de cet homme. Rappelle-toi ces lettres que nous avons trouvées chez lui. Il aimait aussi cette femme, il l'a quittée, cependant. Qu'est-elle devenue ? Où est-elle ? Pendant qu'il en aime une autre, elle souffre, comme tu aurais souffert un jour. Crois-moi, les amours illégitimes ne portent que des fruits amers ; et, douleur pour douleur,

mieux vaut celle qui résulte d'un devoir accompli que celle qui naît d'un amour épuisé. C'est la première fois que tu aimes, tu en souffres assez pour que ce soit la dernière. Après cette secousse, ton âme retrouvera peu à peu son équilibre, il te restera encore à être une honnête femme, une fille sans reproches. De loin, tu souriras à cet amour dont nul ne t'empêche de garder le pur souvenir dans le fond de ton cœur. Plus tard, vous vous rencontrerez ; quelque chose de loyal et de bon tressaillera en vous, le lien qui vous unira sera éternel parce qu'il sera fait de vos deux sacrifices et de votre estime réciproque. En attendant, nous serons là pour te soutenir, pour t'aider. — Je t'aime bien, tu ne doutes pas de mon amitié, je te conterai mes chagrins, j'en ai eu aussi ; qui n'en a pas dans ce monde? et ta douleur aura un terme. Allons embrasse-moi et sois forte!

DIANE Que veux-tu que je fasse? Ordonne puisque tu as disposé de moi.

MARCELINE. Dans quels termes es-tu avec ton mari?

DIANE. Il est prêt à tout pardonner.

MARCELINE. Tu vois, Dieu te protége. Allons trouver le comte ensemble.

DIANE. Que veux-tu que je lui dise, j'ai les yeux pleins de larmes, il verrait bien que ma volonté est forcée. Non, va le trouver, toi, arrange ma vie comme bon te semblera, je n'ai même plus la force de me défendre. Dis-lui que nous partirons dans une

heure. Je ne demande plus qu'une heure de solitude pour pleurer à mon aise.

MARCELINE. Merci pour toi, pleure puisque tu souffres, mais aie confiance, si grande que soit ta douleur, l'avenir est plus grand encore et nous t'aimerons bien. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

DIANE, *seule. Une scène muette de larmes et de désespoir silencieux.*

DIANE. Va, Marceline, va, tu ne sais pas ce que c'est qu'une femme qui aime. (*Elle sonne, Jenny paraît.*) Écoute. Jenny, tu m'es dévouée?

JENNY. Oui, Madame.

DIANE. Alors tu vas m'accompagner, nous partons.

JENNY. Où allons-nous, Madame.

DIANE. A Paris. Trouve une chaise de poste, des chevaux, prends de l'or, des bijoux, tout ce qu'il faudra, et que dans une demi-heure tout soit prêt. On frappe, vois qui c'est.

JENNY, *allant ouvrir.* C'est Monsieur le duc.

DIANE, *à Jenny.* Va, et hâte-toi! (*Au duc.*) Vous avez à me parler, voyons, duc, parlez.

LE DUC. Comtesse, me pardonnerez-vous d'avoir deviné des choses que j'aurais dû paraître ignorer?

DIANE. Je pardonne tout maintenant.

LE DUC. Et croyez-vous à mon affection dévouée,

à mon amitié sincère, au seul sentiment que vous m'ayez permis d'avoir pour vous.

DIANE. Oui, duc, oui j'y crois.

LE DUC. Alors que je me sois trompé ou non dans mon désir de vous être utile et de vous prouver mon dévouement, vous ne m'en voudrez pas davantage.

DIANE. Pas davantage.

LE DUC. Eh bien ! comtesse, dès que j'ai appris ce qui se passait et je l'ai appris tout de suite, j'ai pensé que vous pouviez avoir besoin d'un ami près de vous et je suis parti.

DIANE. C'est bien, duc, merci !

LE DUC. Mais ce n'est pas tout.

DIANE. Quoi donc ?

LE DUC. A peine étais-je arrivé, que j'ai trouvé ici quelqu'un, quelqu'un qui vous aime, je ne le connaissais pas, je l'ai deviné à sa pâleur, à son agitation... il a passé toute la nuit dans la rue.

DIANE. Vous l'avez vu ?

LE DUC. Oui, du calme, comtesse, j'avais pressenti un malheur dans cette agitation, je ne m'étais pas trompé... M. Paul Aubry est venu ici avec l'intention de provoquer le comte.

DIANE. Mon Dieu... et sa mère.

LE DUC. Je suis allé à lui, j'ai essayé de lui faire entendre raison... impossible... c'est tout naturel ce qu'il fait, il vous aime.

DIANE. Après ? Vous voyez bien que je meurs.

LE DUC. Cependant il a fini par me dire qu'il consentirait à cette séparation si je pouvais l'amener

auprès de vous, ne fût-ce qu'une minute, sans que personne le sût... Il était désespéré, il souffrait, il fallait éviter une catastrophe imminente, un scandale, j'ai consenti.

DIANE. Vous avez fait cela ?

LE DUC. Oui, comtesse.

DIANE. Et il est là ?

LE DUC. Oui...

DIANE. Ah ! (*Elle court vers la porte.*)

LE DUC. Au nom du ciel, pas d'imprudence, il y va de votre honneur, du mien, de la vie de M. Aubry. Le comte est sorti avec Mme Delaunay, il peut rentrer d'un instant à l'autre.

DIANE. Oui, vous avez raison. Je vous promets tout ce que vous voudrez.

LE DUC. Comme elle l'aime !

DIANE. Mais allez donc !

SCÈNE IX.

DIANE, *seule.*

(*Elle va fermer les deux portes latérales, puis elle va écouter à la porte du fond.*) Un bruit de pas... c'est lui. (*Elle ouvre la porte.*)

SCÈNE X.

DIANE, PAUL.

DIANE, *se laissant tomber dans les bras de Paul.* Enfin vous voilà !

PAUL. Diane! Oh! Diane... (*Après avoir regardé autour de lui.*) Partons.

DIANE. Ainsi, vous n'hésitez pas?

PAUL. Pourquoi hésiterais-je?

DIANE. Le serment que vous avez fait à Marceline.

PAUL. Je vous croyais perdue pour moi, je vous retrouve, je vous aime, partons.

DIANE. J'allais partir seule pour vous chercher.

PAUL. Ainsi vous êtes prête.

DIANE. Oui.

PAUL. Vous n'avez pas peur?

DIANE. Peur de quoi?

PAUL. De tout. Savez-vous bien, Diane, quelle existence vous acceptez?

DIANE. Je le sais.

PAUL. Savez-vous que nul ne saura ce que vous êtes devenue, qu'il vous faudra renoncer au monde et que le monde vous oubliera, que vous ne pourrez plus être qu'une femme qui aime et qui sacrifie tout à l'homme qu'elle aime.

DIANE. Je le sais.

PAUL. Je n'ai pas de fortune, Diane, il y aura peut-être des heures bien longues de solitude, de tristesse et même de gêne à partager.

DIANE. Tant mieux.

PAUL. Alors ne perdons pas une minute, partons.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *paraissant.* Et quand partons-nous ?

DIANE. Mon mari !

PAUL. Monsieur !

LE COMTE, *à sa femme.* Vous m'avez fait dire par Mme Delaunay que vous étiez prête à partir avec moi, je venais vous chercher et je vous entends dire à Monsieur que vous partez avec lui. Alors je vous demande quand partons-nous ?

PAUL. La raillerie est inutile, Monsieur, je suis à vos ordres.

LE COMTE. Un duel, Monsieur, vieux moyen, et, qui pis est, moyen bête. Je ne vous connais pas; vous avez pénétré chez moi pour un rapt, à quoi bon me battre avec vous quand j'ai le droit de vous tuer ?

DIANE. Ah !

LE COMTE. Tranquillisez-vous, Madame. Aujourd'hui encore je ferai tout au monde pour éviter le scandale et le bruit, et voici le seul moyen que j'emploierai : Monsieur, il se peut que la société soit mal faite, que vous ayez intérêt à réparer ses erreurs, qu'on ait eu tort de nous marier Madame et moi, tout cela est possible ; mais ce que je sais, c'est que je suis le mari de Madame, que je l'aime, que je la garde et que rien dans le monde ne peut m'en empêcher, parce qu'elle est ma femme. Voilà pour

le présent; quant à l'avenir, je n'ajouterai qu'une chose; n'y voyez pas une menace, Monsieur, mais l'expression pure et simple d'une résolution implacable. Je vous donne ma parole d'honneur que si jamais je vous retrouve auprès de Madame dans les conditions où je viens de vous trouver, je vous donne ma parole d'honneur que j'use du droit que la loi m'accorde et que je vous tue.

PAUL. C'est bien, Monsieur, nous verrons.

LE COMTE. Jusque-là, Monsieur, je ne vous connais pas, et il ne s'est rien passé entre nous.

LE DOMESTIQUE, *paraissant.* La voiture de Madame la comtesse est prête.

LE COMTE, *à Paul.* Adieu, Monsieur ! (*A Diane.*) Vous avez l'existence de cet homme dans vos mains, ne l'oubliez pas, Madame. (*Ils sortent.*)

PAUL, *seul.* A nous deux, monsieur le comte.

ACTE V.

L'atelier de Paul.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, *seul, faisant une cigarette, l'allumant et venant se mettre devant un tableau qui est sur un chevalet.*

Je ne peux pas travailler. (*On frappe. Taupin entre avec une malle.*)

SCÈNE II.

TAUPIN, PAUL.

PAUL. Tiens, c'est Taupin !... Bonjour, Taupin, je suis bien content de vous voir... Comment va?

TAUPIN. Pas mal, et vous?

PAUL. Ni bien ni mal, comme un homme qui s'ennuie... Asseyez-vous donc.

TAUPIN. Où puis-je mettre cette malle?

PAUL. Où vous voudrez; mais pourquoi cette malle ?... Vous arrivez de voyage ?

TAUPIN. Non, je pars.

PAUL. Vous partez?

TAUPIN. Oui, c'est toute une histoire.

PAUL. Est-elle drôle ?

TAUPIN. Assez.

PAUL. Contez-la-moi, alors... Je ne serais pas fâché de rire un peu.

TAUPIN. Eh bien, mon cher, figurez-vous qu'il m'arrive une aventure assez bizarre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAXIMILIEN.

MAXIMILIEN, *entrant*. On peut entrer?

PAUL. Oh ! te voilà, toi ? je t'attendais.

MAXIMILIEN. Je ne te dérange pas.

PAUL. Pas le moins du monde... Monsieur allait me raconter une histoire... Tu connais Monsieur ?

MAXIMILIEN. Parfaitement! Je me rappelle m'être trouvé ici il y a six mois avec Monsieur.

TAUPIN. Je me souviens aussi.

PAUL. Eh bien! mon cher, si vous pouvez raconter votre histoire devant un ami, je vous écoute.

TAUPIN. Parfaitement!

MAXIMILIEN. On peut fumer?

PAUL. Pardieu!

TAUPIN. Eh bien! voici la chose... (*A Maximilien.*) Êtes-vous marié, Monsieur?

MAXIMILIEN. Grâces à Dieu, non.

TAUPIN. Quelle est votre opinion sur les femmes?

MAXIMILIEN. Elle est bien connue; mauvaise.

TAUPIN. Alors, je puis raconter mon histoire... Vous connaissez Mme Taupin?

PAUL. Certainement.

TAUPIN. Vous savez combien de fois j'ai demandé à Dieu de me délivrer d'elle.

PAUL. C'est vrai!

MAXIMILIEN. Pardon!... Qui est-ce Mme Taupin?

TAUPIN. C'est ma femme, Monsieur.

MAXIMILIEN. Ah! merci!... C'était simplement pour m'intéresser aux personnages.

TAUPIN. Oui, Monsieur, c'est ma femme, une petite personne bien désagréable.

PAUL. Parfaitement vrai!

TAUPIN. Ceci posé, je reprends le cours de ma narration. J'ai donc pensé que ce serait un grand bonheur pour moi d'être débarrassé de Mme Taupin, comme je vous le disais tout à l'heure, soit qu'elle

me fournit un prétexte de séparation, soit qu'elle consentît à décéder au milieu des plus violentes douleurs. Malheureusement Mme Taupin se porte comme un charme et m'abrutit de sa fidélité, cette terrible vertu des femmes qui n'aiment pas, et grâce à laquelle elles peuvent nous faire tout le mal imaginable avec cette conclusion : Je ne vous ai jamais trompé!... Cependant, depuis quelque temps Mme Taupin est plus douce, elle est presque bonne...

PAUL. Diable!

TAUPIN. C'est ce que je me suis dit. Il devait évidemment y avoir quelque chose là dessous... Avant-hier au soir, je me faisais cette réflexion en rentrant chez moi, tout en fredonnant un air que j'ai dans la tête depuis deux mois, je mettais le pied sur la première marche de l'escalier, quand j'entendis ouvrir une porte qu'à son grincement je reconnus pour être la mienne ; et deux bottes, deux bottes triomphantes, deux bottes d'aplomb, deux bottes de maître de maison résonnèrent sur le carré, puis un baiser glissa dans l'air, et une voix, celle de Mme Taupin dit : « A demain, à trois heures je serai libre, ne manquez pas... » a-t-elle dit : ne manquez pas ou ne manque pas... je n'en sais rien, ça m'est égal. La porte se referme et les deux bottes se mettent à descendre.

PAUL. Alors les vôtres se mettent à monter?

TAUPIN. Non pas... Je me cache derrière la porte de la cave contiguë à l'escalier, et je vois passer un homme de cinq pieds six pouces au moins, de trente-

quatre à trente-cinq ans, décoré, militaire, je le parierais. Oh! un homme superbe et fredonnant l'air que je fredonnais quelques minutes auparavant, mon air de prédilection, c'est ma femme qui le lui aura appris.

MAXIMILIEN. Qu'avez-vous fait alors?

TAUPIN. J'ai monté chez moi, je n'ai rien dit de ce que j'avais vu et entendu, j'ai embrassé Mme Taupin, je l'ai appelée mon loulou, j'ai fait un grog et je me suis couché...

PAUL. C'est plein d'intérêt.

TAUPIN. Vous allez voir... Hier matin, j'ai fait ma malle et j'ai dit à Mme Taupin : Je pars pour Rouen... Je m'étonne que depuis l'inauguration de ce chemin de fer toutes les femmes coupables ne tressaillent pas quand leur mari leur dit un matin qu'il part pour Rouen... En effet, dès qu'un mari veut surprendre sa femme, il lui dit : Ma bonne amie, je pars pour Rouen... La femme l'accompagne jusqu'à l'embarcadère, elle l'embrasse et lui demande quand il reviendra. Il lui répond qu'il sera absent huit jours, et arrivé à Maisons, il descend, prend le convoi qui revient à Paris, et vous devinez le reste.

PAUL. Ainsi, cette pauvre Mme Taupin?

TAUPIN. Cette pauvre Mme Taupin a été plus forte que moi, vous allez voir... Arrivé à Maisons, je me fais descendre. Il était une heure, je me dis : Je prendrai le convoi de deux heures un quart, j'arriverai à Paris à trois heures, dix minutes pour aller chez moi, dix minutes pour q e l'homme superbe

arrive et recommence la chanson d'hier au soir, cela fait trois heures vingt minutes, c'est tout ce qu'il faut...

PAUL. C'est juste!

TAUPIN. Eh bien! mon cher, je me promène dans le parc en attendant, et devinez ce qui m'arrive?

PAUL. Quoi donc?

TAUPIN. Je manque le convoi.

PAUL. Ah diable!

TAUPIN. Une heure trop tard!... J'étais furieux, j'avais préparé une scène, je veux l'utiliser, je fais ma scène, Mme Taupin se met en colère. « Eh bien! quand je vous tromperais, me dit-elle, vous n'avez pas de preuves, et je ne vous crains pas... Je ne vous ai jamais aimé; si vous êtes malheureux, tant pis pour vous, il ne fallait pas m'épouser. » Et par-dessus cette conclusion assez juste, elle me met tout bonnement à la porte, en disant qu'elle est chez elle, que tout lui appartient; ce qui est vrai. Par mon contrat de mariage, je lui ai reconnu une dot qu'elle n'avait pas; si bien que me voilà sans domicile, mais aussi heureusement sans femme... Épousez donc votre maîtresse!

MAXIMILIEN. C'est la même histoire partout.

TAUPIN. Vous avez été trompé aussi?

MAXIMILIEN. Je fais, Monsieur, la connaissance d'une danseuse.

TAUPIN. C'est un autre genre.

MAXIMILIEN. J'en étais fou!

TAUPIN. Naturellement, vous vous ruinez pour elle.

MAXIMILIEN. Suffisamment.

TAUPIN. Et elle vous a trompé?

MAXIMILIEN. Complétement!

TAUPIN. Enchanté de faire votre connaissance, Monsieur.

MAXIMILIEN. Et j'ai encore reçu pour elle un coup d'épée de l'autre, que j'avais appelé polisson.

PAUL, *montrant les épées.* Voilà les épées.

TAUPIN, *saluant les armes.* Mais de quoi vous plaignez-vous?... Cette aimable personne aurait pu attendre pour vous tromper que vous fussiez ruiné tout à fait, et l'autre aurait pu vous tuer.

PAUL. Aussi, comment diable vas-tu être amoureux d'une femme qui fait des entrechats!

MAXIMILIEN. Je te conseille de plaisanter les gens qui sont amoureux; avec cela que tu ne l'as pas été, toi!... Mais parlons de choses sérieuses... Vous n'êtes pas de trop, monsieur Taupin, au contraire... J'ai vu M. de Boursac... A quand le mariage?

TAUPIN. Quel mariage?

MAXIMILIEN. Le mariage de Paul.

TAUPIN. Vous vous mariez?

PAUL. Oh! ce n'est pas encore fait.

MAXIMILIEN. Pourquoi?

PAUL. Tu le demandes.

MAXIMILIEN. Toujours la comtesse!... Ah ça, mon cher, est-ce que tu n'en finiras pas avec cette histoire-là?... Tu as pourtant fait tout ce qu'il est humainement possible de faire.

PAUL. Soit, mais je ne m'appartiens pas.

MAXIMILIEN. Parce que?...

PAUL. Parce que je me suis fait un serment à moi-même.

MAXIMILIEN. Serment qui est?

PAUL. Qui est de me venger.

MAXIMILIEN. De qui?

PAUL. Du comte,

MAXIMILIEN. Que t'a-t-il fait?

PAUL. Tu le sais bien.

MAXIMILIEN. Mon cher monsieur Taupin, vous connaissez l'histoire?

TAUPIN. Je connais la scène entre le mari et Paul à Lyon.

MAXIMILIEN. Mais il ne vous a pas dit la suite.

TAUPIN. Non.

MAXIMILIEN. Eh bien, écoutez; je vous fais juge. Le comte part avec sa femme, c'était son droit, qu'en pensez-vous?...

TAUPIN. Parbleu!

MAXIMILIEN. Que devait faire Paul? Se trouver bien heureux d'en être quitte à si bon marché, car, en somme, ce mari pouvait le tuer... se dire qu'il n'y avait pas à lutter contre une impossibilité aussi solide que celle qu'il venait de rencontrer, revenir à Paris, se remettre au travail, revoir sa mère, ses amis, oublier une liaison qui ne pouvait pas avoir de durée et remercier Dieu que toute sa vie ne fût pas embarrassée d'une femme... Vis-à-vis de la comtesse, il n'avait rien à se reprocher, ce n'était pas plus la faute de l'un que de l'autre, s'ils étaient sé-

parés ; c'était la faute des événements, des positions, des droits de la société... Eh bien ! savez-vous ce que fait Paul ?

TAUPIN. Voyons !

MAXIMILIEN. Il se met à suivre le comte et la comtesse, pourquoi ? Je vous le demande un peu.

PAUL. Pourquoi ? Parce que cette homme m'avait dit en face qu'il me tuerait, et cela, devant une femme, chez lui, et dans un moment où je ne pouvais rien lui répondre... Eh bien, cet homme est un lâche ! car je n'ai pas pu l'amener à se battre, et Dieu sait que j'ai fait tout au monde pour cela... J'ai suivi cet homme comme le chien suit son maître, j'ai mis les pieds dans son ombre, il descendait dans un hôtel, je le suivais ; il se mettait à une table, je m'y asseyais ; il sortait de sa chambre, il me trouvait sur le seuil... Rien n'a fait !... Une statue !... Pas une fois il n'a eu l'air de me voir. Si le courage est dans l'insensibilité, tu as raison, cet homme est brave !

TAUPIN. A quoi bon toutes ces provocations ?

PAUL. Vous ne comprenez donc pas, il emmenait sa femme. Si par un moyen quelconque je ne l'arrêtais pas en route, elle était perdue ! Perdue pour moi, et j'aimais mieux tout que de la perdre ! Fuir lui était impossible, il n'y avait donc qu'un moyen, c'était de tuer cet homme.

TAUPIN. Mâtin comme vous y allez, vous.

MAXIMILIEN. Ou d'être tué par lui... Ce qui serait arrivé, car, quoi que tu en dises, c'est un des hom-

mes les plus braves qu'il y ait. Il a fait ses preuves, et de plus, c'est un des meilleurs tireurs du monde... Tiens, tu es fou, le mari a été homme de goût et d'esprit au dernier point, il voulait garder sa femme, il l'a gardée ; il savait bien que tôt ou tard tu renoncerais forcément à cette poursuite ridicule... Un artiste ne peut pas donner longtemps la chasse à un millionnaire, le comte n'avait qu'à aller tout droit devant lui pour se débarrasser de toi, c'est ce qu'il a fait... Il est arrivé un jour où l'argent t'a manqué, tu es resté sur la route... Si amoureux que l'on soit, ce n'est pas avec deux jambes que l'on suit une chaise de poste, il a continué tout simplement son chemin, et tout a été dit Il a fallu revenir, et pour cela écrire ici, battre monnaie, emprunter, travailler et vendre ensuite à moitié prix pour rendre. Est-ce-vrai ?

PAUL. C'est vrai !

TAUPIN. Ah ! mon pauvre ami, vous ne touchez pas de main morte au sentiment.

MAXIMILIEN. Mais, voyez un peu, mon cher monsieur Taupin, quel bonheur a ce gaillard-là. Il y a des gens qu'une équipée comme la sienne aurait tués ou ruinés. Lui, pas du tout. Il revient ; l'affaire avait transpiré juste assez pour être connue d'une vieille femme veuve, très-spirituelle, qu'on nomme Mme de Lussieu, et d'un vieux philosophe qu'on nomme M. de Boursac, et qui est depuis longtemps l'ami de cette dame... La vieille dame désire connaître le héros de cette aventure dont elle connait

l'héroïne, M. de Boursac le lui présente. La vieille dame a une fille qui, au lieu de voir le côté ridicule de cette histoire, n'en voit que le côté romanesque. Cette jeune fille se passionne pour Paul. Elle a un million de dot, elle est jolie comme un ange, et déclare qu'elle n'épousera jamais que M. Aubry. On parle de ce mariage, Mme de Lussieu y consent ; Paul va dans la maison, il fait sa cour à la demoiselle, il la compromet presque, et quand il s'agit de conclure, il hésite et repousse cette occasion qui se présente une fois dans la vie de l'homme, de faire son bonheur et d'assurer sa fortune.

TAUPIN. Vous avez bien tort, mon cher, songez donc ce que c'est : Une famille, cinquante mille livres de rentes, vous pourrez faire de l'art avec des pinceaux d'or. . Mariez-vous, mon cher, mariez-vous.

PAUL. Je n'aime pas cette jeune fille.

MAXIMILIEN. Et tu aimes toujours l'autre ?

PAUL. Peut-être.

MAXIMILIEN. Et tu crois qu'elle reviendra ?

PAUL. Qui sait ?

MAXIMILIEN. Elle ne pense pas plus à te revenir que son mari pense à te la ramener... Une femme qui depuis six mois t'a écrit une seule lettre.

PAUL. Lettre qui me disait : Mon père est mourant, je reste auprès de lui ; mais je vous jure que nous nous reverrons.

MAXIMILIEN. Et tu crois à cette promesse ?

PAUL. J'y croirai tant qu'elle ne m'aura pas dit un éternel adieu.

MAXIMILIEN. Eh ! mon cher, en amour il n'y a d'adieu éternel que celui qu'on ne dit pas... D'ailleurs comment expliques-tu son silence depuis six mois. Car enfin, une femme qui aime trouve toujours moyen d'écrire.

PAUL. Je ne m'explique rien, j'attends... Il y a là-dessous un mystère dont j'aurai le mot un jour, car il est impossible que tout soit fini entre cette femme et moi.

MAXIMILIEN. Alors pourquoi as-tu paru consentir au mariage qu'on te proposait?... Pourquoi as-tu laissé dire, pourquoi as-tu dit toi-même que tu allais te marier, et pourquoi as-tu nommé la jeune fille?

PAUL. Découragement.

MAXIMILIEN. Il y a une autre raison.

PAUL. Laquelle?

MAXIMILIEN. Seras-tu franc ?

PAUL. Parle.

MAXIMILIEN. Ce mariage a été pour toi le dernier moyen de faire revenir la comtesse... Tu t'es dit qu'en apprenant que tu allais te marier, si elle t'aimait encore, elle allait tenter un effort désespéré pour te revenir, et tu as fait de ce mariage autant de bruit que tu as pu; c'est ce que nous appelons du galvanisme d'amour.

PAUL. Tu as peut-être raison.

MAXIMILIEN. Eh bien ! tu as fait une petite infamie, mon cher, parce que tu n'avais pas le droit de jouer avec le bonheur d'une honnête fille qui t'aime fran-

chement, pour une coquette qui se moque de toi.

PAUL. Maximilien !

MAXIMILIEN. Oh ! tu ne me tueras pas !... Je ne suis pas le mari, et comme c'est moi qui t'ai présenté à la femme, je la connais mieux que toi... Eh bien ! tu mérites d'apprendre ce que je voulais encore te cacher ; car j'avais pitié de toi et, d'un autre côté, j'espérais que la raison te reviendrait toute seule... La comtesse a appris que tu voulais te marier et elle n'est pas revenue, sais-tu pourquoi ?... Parce qu'elle ai me...

PAUL. Qui ?

MAXIMILIEN. La seule personne que tu ne lui pardonneras pas d'aimer.

PAUL. Et cette personne est...

MAXIMILIEN. Je te le donne en mille.

PAUL. Je ne suis pas en train de plaisanter.

MAXIMILIEN. Ainsi tu ne devines pas, ni vous non plus, monsieur Taupin ?... Le fait est que c'est bizarre : La comtesse aime son mari.

TAUPIN. Ah ! bah !

PAUL. Son mari !

MAXIMILIEN. Lui-même.

PAUL. Tu deviens fou !

MAXIMILIEN. Non pas !... Oh ! Diane est une femme originale... Son mari la garde, la surveille, ne lui laisse voir personne, elle pleure d'abord, puis, comme son cœur a horreur du repos, un beau jour elle regarde son geôlier conjugal, elle s'aperçoit

qu'il est spirituel, élégant, beau garçon, elle se dit qu'elle a été chercher bien loin ce qu'elle avait tout près d'elle et la voilà qui aime le comte... Seulement on dit qu'elle a trouvé moyen de le tromper avec lui-même en l'aimant comme un amant et non comme un mari... Eh bien ! A la bonne heure, voilà une femme qui sait tirer parti des situations.

PAUL. L'histoire est ingénieuse.

MAXIMILIEN. Elle est vraie !... en veux-tu la preuve ?

PAUL. Oui.

MAXIMILIEN. Connais-tu l'écriture de la comtesse ?

PAUL. Si je la connais !

MAXIMILIEN. Crois-tu ce que je viens de te dire si tu le vois écrit de sa main ?

PAUL. Je le croirai.

MAXIMILIEN, *lui montrant une lettre.* Reconnais-tu l'écriture.

PAUL. A qui est adressée cette lettre ?

MAXIMILIEN. A Mme Delaunay chez qui tu t'es présenté une fois pour avoir des nouvelles de Diane et qui a refusé de te recevoir ; il est vrai que tu lui avais fait un serment que tu n'as guère tenu... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Lis tout haut.

PAUL, *lisant.* « Oui, ma chère Marceline, je suis » heureuse, j'ai enfin compris le bonheur comme » tu le comprends ; le calme est rentré dans ma vie » que je donne toute à mon mari, que j'aime main- » tenant et à qui j'ai bien des choses à faire ou- » blier... Rien ne peut te donner une idée de sa ten- » dresse pour moi... Dieu m'a montré la véritable

» route, j'y marche librement, j'oublie le passé, je
» ne le comprends même plus, et, je te le répète,
» je suis heureuse. Si tu veux jamais me revoir au
» sein de cette nouvelle vie, il faudra que tu viennes
» à Naples, car il est certain que je ne retournerai
» jamais en France, le pays des souvenirs doulou-
» reux et coupables !

» Je t'embrasse, toi et ton enfant,

» DIANE. »

Comment as-tu cette lettre ?

MAXIMILIEN. Mme Delaunay me l'a lue un jour que nous parlions de Diane, je la lui ai demandée, elle me l'a donnée pensant bien que je te la montrerais.

PAUL. Merci !... Mme de Lussieu reçoit ce soir ?

MAXIMILIEN. Oui.

PAUL. Tu seras chez elle ?

MAXIMILIEN. Oui.

PAUL. Et tu crois que si je lui demande la main de Mlle Juliette, elle me l'accordera.

MAXIMILIEN. J'en suis sûr.

PAUL. Je la demanderai ce coir.

MAXIMILIEN. Allons donc !... On a bien de la peine à te rendre heureux.

PAUL. Je te reverrai aujourd'hui ?

MAXIMILIEN. Nous dînerons ensemble.

PAUL Et vous, mon cher Taupin ?

TAUPIN. Moi, je pars ce soir, mon ami, et j'ai quelques courses à faire avant mon départ.

PAUL. Vous dînerez avec nous, n'est-ce pas ?

TAUPIN. Certainement.

PAUL. Alors, à six heures, Messieurs. J'ai besoin d'être seul un instant; il faut que j'écrive à ma mère.

MAXIMILIEN. Sois calme.

PAUL. Je le suis... Il est de ces douleurs dans la vie qui font ce que dix années de raisonnement ne feraient pas.

MAXIMILIEN. A tantôt !

PAUL. Oui. (*Il serre la main de Taupin.*)

TAUPIN. Vous souffrez ?

PAUL, *avec émotion.* Ce ne sera rien. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

PAUL, *seul.* (*Il cache un instant sa tête dans ses mains et ne peut retenir ses larmes, puis se levant et s'essuyant le visage.*)

Allons, du courage!... Détruisons toutes les traces de ce passé menteur... Ses lettres, où sont-elles?... Les voilà à côté de celles de Berthe... Pauvre Berthe !... qu'est-elle devenue?... Elle m'aimait, je l'ai fait souffrir... J'aimais celle-ci, et je souffre; c'est justice... Mais au moins, Berthe, je garderai de toi un pieux souvenir, tandis que, de cette femme, je ne garderai rien... (*Il prend les lettres et les déchire.*) Et maintenant, écrivons à ma mère, elle sera heureuse de la résolution que je prends. (*Il écrit.*) « Il n'y a qu'un amour qui ne trompe jamais, ma » bonne et chère mère, c'est l'amour maternel ; si » jamais je t'ai fait de la peine, pardonne-moi; tu

» es bien ce que j'aime le plus au monde... Viens à » Paris, j'ai besoin de t'avoir auprès de moi, j'ai » besoin d'une affection sérieuse; j'ai une douleur » que tu consoleras; il se prépare peut-être un bon- » heur pour moi... Ce mariage dont je t'avais parlé...» (*On heurte à la porte.*) Qui vient là?... Entrez... Personne... Je m'étais trompé... « Ce mariage dont » je t'avais parlé... » (*Diane entre lentement et va en chancelant jusqu'à lui sans qu'il le voie.*)

SCÈNE V.

DIANE, PAUL.

DIANE. Paul! Paul!

PAUL, *se retournant.* Madame?

DIANE, *levant son voile.* Vous ne me reconnaissez pas?

PAUL. Diane!... elle!... Je ne me trompe pas, c'est à Mme la comtesse de Lys que j'ai l'honneur de parler?

DIANE. Quel est ce langage?... Il y a quelqu'un ici... une femme?

PAUL. Non, Madame, il n'y a que nous deux.

DIANE. Alors, pourquoi me parler ainsi?... Que vous ai-je fait?

PAUL. J'ai bien connu autrefois une comtesse Diane qui m'avait juré d'être à moi; mais cette femme est morte, puisqu'elle n'a pas tenu son serment. Vous lui ressemblez, madame, mais ce n'est pas vous.

DIANE. Ce qu'on m'a dit est donc vrai?

PAUL. Et que vous a-t-on dit, Madame?

DIANE. Que vous alliez vous marier.

PAUL. C'est la vérité.

DIANE. Et vous aimez cette jeune fille?

PAUL. Je l'aime!

DIANE. Et vous m'abandonnez?

PAUL. Vous vous consolerez avec votre nouvel amour.

DIANE. Vous savez bien, Paul, que je n'ai jamais aimé que vous.

PAUL. Que voulez-vous, Madame, je suis las des amours menteurs...

DIANE. Paul!

PAUL. Et je croyais, moi, que la noblesse du nom faisait la noblesse du cœur... Que la pureté du sang faisait la pureté de l'âme et qu'une grande dame ne mentait pas... Comme vous avez dû rire de moi, Madame, mais comme je vous méprise aujourd'hui!

DIANE, *se levant*. Monsieur, vous venez d'outrager une femme chez vous, une femme qui vous aime, qui vient de briser toute sa vie pour tenir le serment qu'elle vous avait fait. C'est le fait d'un lâche, Monsieur! le savez-vous?

PAUL. C'est possible, Madame, j'ai dit ce que je pensais.

DIANE. Soit! Mais vous avez rompu d'un seul mot tous les liens qui m'unissaient à vous... Je vais partir, vous ne me reverrez jamais; mais avant de

partir, j'exige que vous me donniez l'explication des étranges paroles que vous m'avez dites. Je l'exige ! je l'exige ! entendez-vous, Monsieur, et dites maintenant, qu'avez-vous à me reprocher ?

PAUL. Vous me le demandez ?

DIANE. Oui, je le demande, vous le voyez bien.

PAUL. Eh bien, Madame, j'ai à vous reprocher de m'avoir menti.

DIANE. Quand ?

PAUL. Quand ne sachant comment rompre avec un amour trop exigeant peut-être, vous avez pris un prétexte pour manquer à votre serment.

DIANE. Quel prétexte ?

PAUL. La maladie de votre père.

DIANE. Mon père était mourant, Monsieur.

PAUL. Et maintenant, il est guéri ?

DIANE. Ne voyez-vous pas que je suis en deuil ?

PAUL. Votre père est mort, Diane ?

DIANE. Oui, Monsieur... continuez... De quoi suis-je encore coupable ?

PAUL. Pourquoi ce silence ? Pourquoi ne m'avoir pas écrit la vérité ?

DIANE. Jour par jour, heure par heure, je vous ai écrit le récit de la vie douloureuse que je menais loin de vous.

PAUL. Je n'ai rien reçu.

DIANE. Vous mentez, Monsieur.

PAUL. Diane !

DIANE. Ce n'est plus une femme craintive et brisée qui vous parle... c'est une femme qui n'a jamais

menti à sa parole et qui dit que vous mentez à la vôtre.

PAUL. Je vous jure, Madame, que depuis six mois je n'ai pas reçu une lettre de vous, je vous le jure sur ma mère !

DIANE. Et vous ne m'avez pas écrit pour me demander la cause de ce silence ?

PAUL. Je vous ai écrit tous les jours pendant deux mois.

DIANE. Nous avons été trahis, alors.

PAUL. Mais cette lettre adressée à Marceline ?

DIANE. Comment vous n'avez pas compris que pour trouver dans ma vie l'heure de liberté où je devais vous rejoindre, il fallait faire croire à tout le monde et surtout à Marceline, que non-seulement je ne vous aimais plus, mais que j'aimais le comte... Dans les lettres que je vous écrivais, je vous expliquais tout cela, et quand pour toute réponse à ces lettres j'ai appris votre mariage, vous comprenez ce que j'ai souffert.

PAUL. Mais ce mariage, je ne le faisais que par désespoir.

DIANE. Ainsi, vous n'aimez pas une autre femme ?

PAUL. Non.

DIANE. Et vous m'aimez encore comme autrefois ?

PAUL. Toujours autant, Diane.

DIANE. Alors tout est sauvé puisque je vous aime et que nous voilà réunis.

PAUL. Ah ! Diane, que je suis heureux !

DIANE. Comme un instant de joie peut faire oublier

six mois d'inquiétude et de douleurs. N'ayant rien reçu de vous, je pouvais tout supposer, et cependant je venais ici, tout le long du chemin, je me disais : S'il allait être marié, comprenez-vous ? j'en serais morte. Mais non, tu m'aimes toujours, tu as été cruel avec moi, tu m'as insultée. Mais qu'est-ce que cela, à côté de la crainte de n'être plus aimée ? Tu m'aimes, je ne me souviens plus de rien.

PAUL. Oh ! Diane, combien j'ai souffert loin de vous.

DIANE. Ah ! quelle existence j'ai menée, moi aussi, entre l'impossibilité de quitter mon père sans commettre un crime, et le désir de tout abandonner pour revenir à vous ; entre mon mari qui ne me quittait plus, qui vous hait et qui m'aime, qui m'aime ! Comprenez-vous ! et le duc qui était arrivé à croire que je vous avais oublié, et à me reparler de son amour. Enfin, nous voilà réunis.

PAUL. Parle ! que faut-il faire ? ma vie est à toi.

DIANE. Écoute, pendant ces six mois de séparation je me suis dit comment j'arrangerais ma vie pour être heureuse sans te rendre malheureux. Oh ! je me rappelle notre première conversation, je ne veux pas faire comme Berthe, je ne veux ni entraver ton avenir ni t'ennuyer. Qui m'eût dit, la première fois que je suis venue ici si insoucieuse, que cet inconnu chez qui je venais serait un jour tout mon bonheur en ce monde ; la vie est étrange, n'est-ce pas ?

PAUL. Elle est heureuse, et je l'aime.

DIANE. Eh bien, sais-tu ce que je vais faire? Je vais partir, je vais aller trouver ta mère, je lui demanderai d'être la mienne; son amour comprendra le mien; il est des affections si vraies que sans se connaître elles se reconnaissent pour sœurs en se rencontrant. Pour détourner les soupçons, tu resteras à Paris pendant quelque temps, moi, je partirai avec elle. Je t'écrirai tous les jours, tu m'écriras souvent; quand tu ne seras pas là, ta mère et moi nous parlerons de son fils. Quand tu le pourras, tu viendras nous voir, et la vie s'écoulera ainsi, oublieuse, oubliée. Dis-moi, ne sera-ce pas le bonheur? Ai-je fait là un rêve impossible? Est-ce ainsi que j'ai le droit de t'aimer?

PAUL. Oh! Diane! tu es ange! (*Pendant ce temps on a essayé d'ouvrir la porte d'entrée. On entend le bruit d'une clef dans la serrure.*)

DIANE. Écoutez donc!

PAUL. Il y a quelqu'un à cette porte.

DIANE. Je l'ai fermée. Mais on essaye de l'ouvrir.

PAUL, *très-haut*. Qui est là?

DIANE. On ne répond rien... C'est le comte... Il aura tout appris... Nous sommes perdus!... fuyons!

PAUL. Fuir encore devant cet homme? Non!

DIANE. Mon Dieu!

PAUL. Écoute, Diane, tu m'aimes, n'est-ce pas?

DIANE. Si je t'aime!

PAUL. Tu n'as jamais aimé que moi... tu m'en fais le serment?

DIANE. Je te le jure.

PAUL. Et ta vie m'appartient, n'est-ce pas?... Vivant, à mon amour... mort, à ma mémoire.

DIANE. Oui.

PAUL. Eh bien, Diane, un dernier baiser, et que la volonté de Dieu s'accomplisse. (*Il prend une paire d'épées et court vers la porte.*) Je suis à vous, Monsieur le comte.

(*Diane s'attache à lui. Au moment où il arrive près de la porte et l'ouvre, un coup de pistolet part, le comte paraît, Paul chancelle, étend les bras et tombe.*)

PAUL. Ma mère!

DIANE, *tombant évanouie.* Ah?

TAUPIN *et* MAXIMILIEN, *entrant par le haut.* Qu'est-ce que c'est?... Paul mort!

LE COMTE, *très-calme.* Oui, Messieurs, cet homme était l'amant de ma femme, je me suis fait justice je l'ai tué!

FIN.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

SAUVONS

LE GENRE HUMA

PAR

VICTOR HENNEQUIN

1 vol. in-18

PQ
2231
075
.854

Dumas, Alexandre
Diane de Lys

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY